

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

HELIKA.

MEMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

CHAPITRE VI

DANS LES BOIS.

Les forces du moribond étaient complètement épuisées. Ces souvenirs chargés de repentir avaient trop longtemps pesé sur son âme.

Il indiqua à monsieur Fameux un endroit dans la chambre où il trouverait un manuscrit qui contenait toute l'histoire de sa vie. Il nous demanda comme une faveur de vouloir en prendre connaissance, de le publier même, si on le voulait, afin qu'il servit d'enseignement.

Sur un des rayons poudreux de ses tablettes, Monsieur d'Olbiguy alla prendre un manuscrit jauni par le temps : "Voilà, nous dit-il, qui complètera l'histoire d'Hélika, si elle vous présente quelque intérêt. Mais auparavant, permettez-moi de vous raconter ses derniers moments."

Il était donc évident que l'heure suprême était arrivée pour le vieillard, aussi le sentait-il lui-même. Il nous fit signer comme témoins, un testament olographe qu'il avait préparé, par lequel il instituait Adala, sa légatrice universelle, lui enjoignant toutefois de prendre un soin tout filial de la vieille indienne et nommait monsieur Fameux son exécuteur testamentaire.

25 septembre 1871.

Toutes ces dispositions prises, il nous exprima le désir de rester encore quelques instants seul avec le ministre de Dieu. Ses forces l'abandonnaient rapidement. Après un assez long entretien avec monsieur Fameux, sur sa demande nous rentrâmes dans la chambre. La jeune fille agenouillée, recevait toute en larmes la dernière bénédiction et les derniers baisers du mourant, pendant que la vieille indienne regardait d'un œil sec et stoïque cet émouvant tableau.

Bientôt après, nous nous mîmes à genoux et récitâmes les prières des agonisants ; quelques heures plus tard, Hélika était devant Dieu. Le surlendemain, nous le déposâmes dans sa dernière demeure à l'endroit qu'il nous avait lui-même indiqué. [La cérémonie fut touchante et bien propre à nous impressionner.] [La nature avait cette journée là une teinte morne et sombre. Le temps était couvert, le soleil voilé ne répandait qu'une lumière blanchâtre à travers les nuages qui le recouvraient. Une brise froide et glacée comme un vent d'automne, imprimait aux arbres des craquements et un balancement qui leur arrachaient des plaintes continues ; elles faisaient écho aux lamentations de la jeune orpheline, qui, la figure prosternée, arrosait de ses larmes la terre sous laquelle reposait celui qu'elle avait aimé comme son père.]

Les plaintes du vent allaient s'éteindre dans les fourrés comme des sanglots. Le lac soulevé par la brise venait déferler ses vagues sur les galets du rivage avec de sourds gémissements.

La cérémonie terminée, Adala toute en larmes se jeta dans les bras de monsieur Fameux. Ma grand'mère et moi seules désormais sur la terre que deviendrons-nous, si avec l'aide de Dieu vous ne nous protégez.

Tes parents, ma chère enfant, lui répondit-il d'une voix émue, veillent sur toi du haut du Ciel ; sois donc confiante et résignée, tant que Dieu me laissera un souffle de vie, je tiendrai leur place sur la terre auprès de toi ; d'ailleurs, le pauvre vieillard, qui vient de rendre son âme à Dieu, t'a laissé de quoi compléter ton éducation et vivre richement. Bénis la Providence pour ce qu'elle a fait, car dans ses inscrutables desseins, elle donne en abondance d'une main ce qu'elle paraît ôter de l'autre. Tu dois d'ailleurs, d'après l'ordre de ton bienfaiteur, abandonner la vie des bois, venir au sein de la civilisation, où tu rencontreras plus de protection et te préparer à y remplir la mission que te ciel te destine."

Ce fut avec une voix pleine d'émotion et de reconnaissance qu'Adala remercia M. Fameux de ces bonnes paroles. Pour nous,

après cette entretien, nous n'eûmes, au gré de nos désirs, que bien peu d'occasions de la revoir. Toujours sous la surveillance de la vieille sauvagesse ; elle l'aidait à préparer nos repas, à renouveler le sapin de nos lits, pendant que nous passions nos journées à la chasse ou à la pêche et que le bon missionnaire explorait les terres.

La journée finie nous nous retrouvions le soir au coin du feu et nous racontions les exploits du jour avec leurs incidents ; puis nous racontions les exploits du jour avec leurs incidents ; puis l'heure du repos arrivée, nous donnions, dans nos prières, un souvenir au pauvre vieillard qui venait de nous laisser. Le lendemain quelque matinal que fut notre déjeuner, il était toujours prêt. La bonne indienne et Adala nous l'avaient préparé avec le plus grand soin.

Nos cœurs jeunes et neufs de toutes impressions devaient céder aux attraits de cette enfant des bois, qui avait pour nous le parfum et la suavité d'une fleur sauvage, poussée sous l'ombrage des grands arbres de nos bosquets. Sa séduisante beauté et sa grâce naturelle étaient rehaussées encore s'il était possible, par la tristesse répandue sur ses traits et par ses habits de deuil.

Est-il étonnant que ses charmes produisent leur effet sur nous. Bois Hébert, l'un de mes compagnons, se prit à l'aimer avec toute la force et l'ardeur de son tempérament de feu, et jamais dans le cours de sa vie son amour se ralentit un seul instant.

Pourquoi, ne vous avouerai-je pas que je cédaï à l'entraînement, que je l'aimai moi aussi comme on ne peut aimer qu'une seule fois dans la vie, c'est vous dire qu'elle fut mon premier et mon dernier amour. Bois Hébert était beau, riche et noble, brave comme un lion. il possédait de plus un caractère d'or et une générosité qui ne se démentit jamais ; aussi obtint-il facilement la préférence sur moi, qui n'avais autre chose à lui offrir qu'un cœur dévoué.

Ce qui vous surprendra peut-être encore plus, c'est que j'ai toujours été à l'un et à l'autre le plus sincère et intime ami, partagent avec Bois Hébert toutes les péripéties de sa vie aventureuse, et reprenant dans les temps de calme mes fonctions de précepteur auprès de ses enfants quand il eut épousé Adala.

Pardonnez, ajouta monsieur d'Olbigny, au vieillard, les pleurs qui coulent de ses yeux, et permettez-moi de tirer le rideau sur ces souvenirs qui m'émeuvent encore malgré moi. D'ailleurs, si quelqu'un d'entre nous en ressent le courage après la lecture de ces pages, il pourra voir l'histoire de leur vie dans le "Braillard de la Magdeleine."

Je reprends la lecture du manuscrit, c'était, si vous vous en rappelez au sortir de l'église et après que Hélika eut reçu les embrassements de sa mère, pour prendre les grands bois.

« Où allais-je ? où ai-je été ? Qu'ai-je fait ? Je n'en sais rien. J'étais habitué au collège aux plus violents exercices. En gymnase j'étais de première habileté et l'on me considérait comme un très grand marcheur ; ma force et ma vigueur étaient réputées extraordinaires.

Lorsque la connaissance me revint, j'éprouvai une grande lassitude dans les jambes, je marchais encore mais d'un mouvement automatique. Je devais être bien loin, mon pauvre chien ne me suivait plus que difficilement, et le soleil était monté sur les onze heures du matin. Mon front était brûlant et je frissonnais parce qu'une fièvre ardente me dévorait. J'étais auprès d'un petit ruisseau où coulait une eau fraîche et limpide ; j'y trempai mon mouchoir et m'en enveloppai la tête ; cette application me fit du bien. Je tirai ensuite de mon havre-sac quelques aliments, mais je ne pus pas même les approcher de ma bouche ; je les jetai à mon chien qui les dévora. Quelques instants après, je dormais profondément. Je n'avais pas fermé l'œil depuis longtemps et avais toujours marché depuis le matin de la veille. Grâce à ma forte constitution, lorsque je m'éveillai le lendemain, la fièvre avait disparu complètement et mes idées étaient parfaitement lucides.

Le soleil s'était levé dans tout son éclat ; un nid de fauvettes placé sur une branche auprès de moi, était balancé par la brise du matin. Le père secouant ses ailes toutes humides des gouttes de rosée, adressait au Créateur ses notes d'amour et de reconnaissance, pendant que la mère distribuait à la famille la becquée du matin. Un instant, une seconde peut-être, je les contemplai avec plaisir ; mais tout à coup, le démon de la jalousie me souffla le mot Marguerite, Marguerite, depuis deux jours et une nuit dans les bras d'Octave. Oh ! alors je bondis dans un transport de rage inexprimable. Je saisis mon fusil, ajustai le musicien ailé et fis feu. J'avais bien visé, le chantre qui m'avait éveillé par son ramage, tomba mort à mes pieds, la mère mortellement blessée roula un peu plus loin ; tandis que je lançai le nid et la couvée par terre et les écrasai sous mes pieds. Leur bonheur, leur gaité m'avaient paru une provocation dérisoire.

Fou, furieux, je m'enfonçai encore plus avant dans la forêt. Ma conscience m'avertissait de prendre garde, que j'allais en finir avec la vie honnête et entrer dans la carrière du crime. Mais une autre voix infernale me soufflait les mots vengeance, vengeance, et malheureusement ce fut cette dernière qui l'emporta. Dès ce moment

Je n'eus donc plus qu'une idée fixe, inflexible, inexorable. Ce fut de tirer contre Octave et Marguerite, une vengeance terrible, parce que dans ma folle méchanceté, je les accusais d'avoir empoisonné le bonheur de mon existence.

Je l'avoue aujourd'hui, après cet acte de barbarie, j'eus peur de moi, quand je sondai l'abîme de maux dans lequel j'allais m'enfoncer. Jamais une créature vivante n'avait été mise à mort par moi, pour le seul plaisir de voir couler son sang ou par méchanceté. Mais de ce jour, le génie du mal s'empara de moi et se garda bien de lâcher sa proie ; pour la première fois, je vis le sang avec une joie féroce.

Je continuai donc ma marche en m'avancant de plus en plus dans la forêt ; je marchai encore plusieurs jours, ne sachant où j'allais. Les étoiles et la lune, la nuit, le soleil, le jour, me servaient de boussole, et ma fureur, ma jalousie augmentaient à chaque pas. Tout en cheminant, je méditais, je m'ingéniais à trouver quelle pourrait être la plus grande souffrance que je pourrais leur infliger.

Le meurtre ou l'empoisonnement d'Octave se présentèrent bien à mon esprit, je tressaillis d'abord à cette idée, qu'Octave mort, je pourrais encore espérer de devenir le mari de Marguerite ; mais en y réfléchissant, je songeai qu'elle n'était plus aujourd'hui cette chaste et candide jeune fille que j'avais connue, et ma rage s'en augmenta encore s'il était possible. Pour la satisfaire, je sentis qu'il me fallait inventer d'autres tortures que tous deux devaient partager. Il me les fallait terribles mais incessantes.

Depuis cinq jours que j'avais laissé la maison paternelle, j'errais à l'aventure, lorsqu'un matin j'arrivai sur le bord d'une clairière. Au milieu, une biche, nonchalamment couchée, suivait avec orgueil et amour les ébats d'un jeune faon qui fôlâtrait auprès d'elle. Ils étaient tous deux dans une parfaite sécurité. J'avais des provisions en abondance ; mais l'instinct féroce déjà me dominait. J'ajustai donc le faon, le coup partit et il tomba à deux pas de sa mère. Un jet de sang s'échappa de sa poitrine. Surprise d'abord, la malheureuse biche regarda autour d'elle pour se rendre compte sans doute du lieu d'où venait le danger, puis ses regards se portèrent sur son petit. Il était étendu par terre, ses membres s'agitaient et se raidissaient sous l'étreinte d'une suprême agonie. D'un bond elle fut auprès de lui, et lorsqu'elle aperçut le flot de sang qui ruisselait de sa blessure, elle poussa un gémissement si triste, si plaintif qu'il eut attendri le cœur le plus endurci. Ce cri d'une inénarrable douleur, qui ne peut venir que des entrailles d'une mère, me réjouit cependant intérieurement, et ce fut avec

plaisir que j'observai ce qui se passa. La pauvre mère, en continuant ses gémissements, se mit à lècher la blessure et à inonder son petit de son souffle, comme pour réchauffer ses membres que le froid de la mort saisissait. Elle tournait autour de lui, essayait à soulever sa tête, puis s'éloignait ensuite de quelques pas comme pour l'engager à la suivre et à fuir avec elle. Elle revenait un instant après, recommençait encore à l'appeler comme elle avait dû faire bien des fois dans sa sollicitude maternelle, pour l'avertir d'éviter un danger ; mais le faon ne bougeait pas, il était bien mort. A mesure que le faon se refroidissait et qu'elle voyait ses efforts de plus en plus inutiles, ses braiements devenaient plus désespérés et déchirants. Parfois elle courait à chaque coin de la clairière et faisait retentir les échos des bois de ses plaintes, comme si elle eut appelé du secours, puis elle revenait en toute hâte auprès de son petit, paraissant refuser de croire qu'un être fut assez méchant pour lui avoir donné la mort. Enfin, lorsqu'elle fut assurée que tout espoir était perdu, elle s'arrêta morne et immobile auprès de lui, appuya ses narines sur les siennes. C'était le dernier baiser que donne la mère sur les lèvres glacées de son enfant. La clairière était d'une petite étendue, la biche avait la face tournée vers moi ; je remarquai dans ses yeux une expression d'indicible douleur et des larmes abondantes qui s'en échappaient.

Je le confesse, loin d'être touché de cette scène, j'y pris un froid et secret intérêt. Après l'avoir contemplée pendant quelque temps, je sortis soudain de ma cachette. Une idée diabolique venait de me frapper. Il ne me restait plus qu'à attendre pour la mettre à exécution. Ma figure devait être bien hideuse de méchanceté, car la pauvre mère en m'apercevant s'enfuit toute effarée en poussant de douloureux gémissements. Je passai auprès du faon et d'un brutal coup de pied, je le lançai à vingt pas plus loin. J'avais remarqué avec joie que la biche s'était retournée sur la lisière du bois et qu'elle m'observait. Puis je continuai ma route en sifflant joyeusement.

CHAPITRE VII

DANS LA TRIBU.

Je passai deux mois m'éloignant toujours des endroits où j'avais été autrefois si heureux et jamais l'idée des angoisses que ma famille devait éprouver de mon absence, ne se présenta à mon

esprit. Je ne vivais plus depuis longtemps que de chasse et de pêche. Je m'étais ainsi habitué aux bruits des bois, et pouvais à mon oreille et à l'examen de la piste reconnaître quelle était la bête fauve, et quelquefois la tribu du sauvage qui avaient traversé les sentiers que je parcourais.

Un soir j'étais occupé à préparer mon repas, j'avais décidé de passer la nuit auprès d'une belle source où je m'étais installé. Depuis au delà de deux mois je n'avais point rencontré de créature humaine. J'étais tout occupé aux préparatifs du souper, qui d'ailleurs ne sont pas longs dans les bois, lorsque des craquements de branches inusités se firent entendre à quelques pas en arrière de moi. Je me retournai, deux yeux étincelants brillaient dans la demi obscurité, et mon feu faisait miroiter l'éclat de la lame d'un poignard déjà levé pour me percer. L'instinct de la conservation s'était reveillé en moi. Heureusement que mon fusil était sous ma main, je le saisis et en appuyai la gueule sur la poitrine du survivant. Ne tirez pas, me dit-il, je me rends. Jette ton poignard, m'écriai-je, ou tu es mort. Il le laissa tomber par terre. De mon côté, je déposai mon fusil, saisis mon homme d'un bras ferme, et le conduisis auprès du feu. Gare à toi, lui dis-je, d'une voix tonnante, si tu fais le moindre mouvement. Que me veux-tu ? Que cherches-tu ici ? Il balbutia alors quelques paroles que je ne compris pas. Je le fis asseoir en face de moi de manière que la lumière éclaira son visage. Que veux-tu lui demandai-je de nouveau ? Il me répondit, j'ai faim, je veux manger. Et, certes, le gaillard m'eut bien disputé ce repas, s'il ne m'eut senti de force à lui résister. Je lui coupai une large tranche de venaison, il la dévora en aussi peu de temps que je mets à vous le dire. Je lui en donnai une seconde, et pendant qu'il la mangeait avec la même avidité, je pus l'examiner tout à mon aise à la lueur de mon feu.

C'était un jeune sauvage à figure véritablement patibulaire. Bien que sa charpente fut robuste et osseuse, on voyait par son teint hâve et amaigri qu'il avait souffert de la misère et de la faim. Il était hideux, son visage reflétait toutes les mauvaises passions de son âme, et en l'interrogeant je pus me convaincre qu'il était aussi laid au moral qu'au physique. Il appartenait à une de ces races abâtardies de sauvages, qui ont pris tous les défauts et les vices des blancs, sans même en avoir conservé leurs rares qualités. Il me raconta avec un cynisme étrange ses vols et ses rapines, me nomma avec des ricanements sataniques les victimes qu'il avait faites en tous genres. Puis, il confessa qu'il s'était échappé de la prison dans laquelle il avait été enfermé pour la troisième fois. Je compris d'après ses paroles, que ce n'était pas une évasion,

mais que le dégoût ou la crainte qu'il ne gâtât les autres prisonniers, fussent-ils même des plus pervers, l'avait fait rejeter de son sein. C'était d'ailleurs dans un temps où l'on croyait que le jeune délinquant, ne devait pas venir en contact et prendre les leçons des plus roués ou infâmes bandits.

Je le fis ainsi longtemps causer, et m'assurai que je pourrais le dominer. Je me convainquis qu'il serait le meilleur instrument de ma vengeance, et lui demandai ses projets d'avenir. Il m'apprit qu'il allait rejoindre une tribu Iroquoise, qui se trouvait à quelques vingt lieues plus loin.

Pourquoi lui demandai-je ne vas-tu pas rejoindre tes frères de ta tribu ? Ils ne voudront plus me recevoir, me répondit-il. C'est la troisième fois qu'ils m'ont chassé.

Je suis Huron, ajouta-t-il, d'un ton déterminé, mais malheur à eux quand je serai chez les Iroquois, et que j'aurai le moyen de me venger.

Nous causâmes longtemps, bien longtemps et mêlâmes deux gouttes de sang que nous tirâmes l'un de l'autre avec la pointe d'un couteau, en signe d'éternelle alliance. C'est un serment que le sauvage, fut-il le plus renégat, n'oserait pas violer. Il convint de plus qu'il m'obéirait aveuglement.

Peut-être est-ce le temps de dire, ici que, malgré ma scélératesse, je suis toujours resté franchement l'ami de mon pays.

Je lui ordonnai de me conduire dans sa propre tribu, me faisant fort de lui obtenir son pardon.

Les nations sauvages qui nous étaient alors alliées étaient peu nombreuses, et il me répugnait de voir ce jeune homme plein d'intelligence et de force, passer dans le camp ennemi. Il connaissait parfaitement les villages et les moyens de leurs habitants, et aurait pu aider puissamment les ennemis à dévaster notre colonie française qui n'était alors, on le sait, que dans son enfance.

Malgré sa répugnance il m'obéit.

Je me présentai quelques jours après dans sa tribu, et m'offris à leur chef comme voulant faire partie des leurs. L'occasion était on ne peut plus favorable. Nous étions en 17.... L'histoire du Canada nous apprend combien furent longues et sanglantes les luttes que nous soutinmes contre les Iroquois, leurs plus mortels ennemis.

J'eus toutes les peines du monde à obtenir son pardon du grand chef, mais enfin il céda à mes instances et à l'assurance que je lui donnai que j'allais combattre avec Paulo à leurs côtés.

Il m'est inutile de faire l'histoire des actes de courage et d'audace qui furent déployés dans nos rencontres désespérées, ainsi que des affreux supplices qui furent infligés aux malheureux prisonniers.

Après trois ans de guerre, j'étais unanimement choisi comme un des principaux chefs de la tribu. Vingt fois j'ai vu la mort autour de moi, et me suis trouvé presque seul au milieu de nombreux ennemis. Bien que je désirasse ardemment de mourir, je voulais faire payer ma vie, aussi chèrement que possible, je ne sais combien de monceaux de cadavres j'ai vus à mes pieds sans que la mort elle-même eut voulu de moi, malgré mes blessures nombreuses.

Pendant que je prodiguais ainsi mon sang pour sa tribu, Paulo en misérable tâche, fuyait du champ de bataille, aussitôt que l'action s'engageait ; mais quand le feu était cessé, le premier il était à l'endroit du carnage pour dépouiller les morts et torturer les blessés.

Ma position de chef que je devais à ma force musculaire, (tel que mon nom Hélika, qui veut dire bras fort, vous l'indique,) me donnait un ascendant considérable sur mes nouveaux alliés. Le fait est que mon pouvoir était illimité parmi eux, et qu'ils obéissaient aveuglement à mes ordres.

Depuis quatre ans, nous faisons cette guerre barbare et sanginaire avec toute la férocité et l'acharnement possibles, lorsque nous apprimes par un envoyé des Iroquois, que le reste de leur tribu demandait la paix. Nous la leur accordâmes aux conditions les plus avantageuses pour nous. Malgré nos exigences, ils y accédèrent volontiers.

La paix une fois signée, ce fut alors que surgirent en moi plus terribles et plus inexorables les idées de vengeance. Le jour elles faisaient bouillonner mon sang et donnaient à ma figure une expression diabolique. La nuit elles revenaient encore dans mon sommeil et me faisaient entrevoir les jouissances des démons lorsqu'ils enlèvent une âme à leur Créateur.

CHAPITRE VII

L'ENLÈVEMENT.

Mon plan était tout tracé, et Paulo en connaissait une partie, il devait être mon complice dans son exécution.

Bien qu'occupé dans les luttes continuelles de ruses et d'embu-

ches que nous avons à tendre ou à éviter dans une guerre indienne, pour surprendre et ne pas être surpris par l'ennemi ; je me tenais cependant parfaitement au courant de ce qui se passait au village. Mes coureurs d'après mon ordre, allaient fréquemment rôder autour de la demeure d'Octave, et me rapportaient ce qui s'y passait. Il avait acheté à un mille du village une charmante propriété, où il jouissait avec Marguerite du plus grand bonheur domestique. Une petite fille, alors âgée de trois ans, était venue mettre le comble à leur félicité. Cette enfant, par sa rare beauté et sa gentillesse, faisait les délices de ses parents qui l'aimaient avec idolâtrie.

Tous ces détails exaspéraient encore ma rage contre eux. Ils étaient si heureux, et moi si malheureux. Oh ! le temps de les faire souffrir à leur tour, le père et la mère d'abord et leur enfant ensuite était venu. Car, dans ma fureur insensée, je tenais cette chère et innocente petite créature solidaire des tourments que j'en durais.

Je ne perdis donc pas de temps, et partis accompagné de Paulo. Peu de jours de marche nous amenèrent auprès du village. J'envoyai mon complice en exploration pour examiner les lieux, se rendre compte de la position, et prendre connaissance du personnel de la maison. Je lui enjoignis d'avoir bien soin de ne pas se laisser voir.

Le misérable ne manquait ni d'intelligence, ni d'adresse, aussi s'acquitta-t-il de sa mission de manière à lui faire honneur. Il avait su se glisser auprès de la ferme, compter le nombre de ses habitants, et apprendre parfaitement la topographie des lieux.

Nous nous rendîmes auprès de l'habitation d'Octave, pour guetter une occasion favorable et accomplir mon dessein.

Elle était située sur une légère éminence, et dominait un agreste et beau paysage. Une rivière profonde d'une certaine largeur dont le cours était rapide, coulait à quelques arpents de sa porte. Cette rivière était traversée au moyen d'un bac.

Nous étions aux beaux jours de juillet, c'est-à-dire que c'était le temps de la fenaison. Octave possédait de l'autre côté de la rivière, de vastes prairies.

Le soir du jour où nous arrivâmes, nous pûmes remarquer qu'il avait fait abattre une grande quantité de foin, qui devait être engrangé le lendemain. Or, il fallait pour cette opération un grand nombre de bras, et je compris que tous ceux de la ferme seraient mis en réquisition. Cette circonstance secondait parfaitement l'exécution de mes projets.

Pauvre Marguerite, si tu avais pu apercevoir le soir dont je parle, les yeux flamboyants où brillait une joie diabolique, les deux figures hideuses et sinistres qui du dehors épiaient les abords de ta maison, et jusqu'aux tendres caresses que tu donnais à ton enfant, tu serais morte d'épouvante.

Le lendemain de cette soirée nous nous tîmes Paulo et moi dans le voisinage, surveillant avec le plus grand soin ce qui se passait.

Ce fut avec un indicible plaisir que nous vîmes Octave, Marguerite et tous leurs employés traverser la rivière pour s'occuper aux travaux des champs. Angéline, c'est ainsi que la veille je l'avais entendu appeler par sa mère, avait été confiée aux soins d'une vieille servante.

La journée se passa sans incidents. Marguerite traversa deux ou trois fois pour venir embrasser l'enfant. Vers cinq heures du soir, j'ordonnai à Paulo d'aller couper la corde qui retenait le bac. L'embarcation emportée par un courant rapide disparut bientôt de nos yeux, et alla se briser dans des cascades qui étaient à quelques milles plus loin. Au même moment, je remarquai que la vieille servante était sortie et occupée pour un instant dans un jardin qui se trouvait à un demi arpent de la maison. Tout semblait concourir à assurer le succès de mes projets.

Je profitai de son absence pour entrer par une fenêtre qui était ouverte du côté opposé où elle se trouvait. L'enfant dans son berceau, dormait du sommeil doux et calme de l'enfance. On voyait avec quelle tendre sollicitude sa mère avait orné sa couche, et rendu son lit aussi douillet qu'il était possible. Sur les meubles et le berceau étaient dispersés les jouets. Au moment où j'entrai dans la chambre, la petite avait quelques uns de ces beaux rêves dorés où elle causait avec les anges que sa mère lui avait représentés comme de petites sœurs, car sa figure était épanouie, et un sourire d'un ineffable plaisir errait sur ses lèvres. J'ai peine à me rendre compte aujourd'hui comment malgré mon extrême scélératesse, je ne fus pas ému de ce touchant tableau. Pourtant avec fureur, la saisis dans mes bras, m'élançai vers la fenêtre, et gagnai le bois qui était à deux arpents plus loin, ce fut pour moi l'affaire d'une minute, je ne pus pas toutefois m'évader tellement vite, que l'enfant éveillée soudainement en sursaut, jeta un cri qui fut entendu de la vieille servante et qui la fit accourir en toute hâte à la maison. Elle alla sans doute droit au berceau de l'enfant, car elle sortit aussitôt en poussant elle aussi un autre cri qui fut entendu des travailleurs sur l'autre rive.

Derrière un des grands arbres, je pus voir sans être vu ce qui

se passait. Je savais que la rivière n'était guéable qu'à plusieurs milles plus loin, et m'étais assuré qu'il n'y avait aucune embarcation qui put leur permettre de traverser. Je vis les employés d'Octave et Marguerite les retenir pour les empêcher de se noyer, en voulant aller porter secours à leur enfant, sans qu'ils pussent eux-mêmes savoir quels dangers la menaçaient.

J'avais au moins deux grandes heures devant moi avant qu'ils arrivassent à la maison. Deux heures et la nuit étendrait ses sombres voiles dans la forêt, ma fuite était assurée.

Cependant Paulo par mon ordre, avait été jeter dans une des chambres de la maison un brandon incendiaire, et était revenu me rejoindre tandis que la vieille fille sur les bords de la rivière, s'arrachait les cheveux et jetait des cris de désespoir. Bientôt après elle aperçut la fumée qui s'échappait par l'embrasure; je la vis courir à la maison, et quelques instants plus tard le feu était éteint, mais l'enfant déposée dans une hotte que j'avais préparée exprès était sur mes épaules, et je pris ma course vers la profondeur des bois. Paulo me suivait et portait les provisions.

Je marchai ainsi sans relâche deux jours et deux nuits, ne m'arrêtant qu'un instant pour donner quelque nourriture à la petite malheureuse, ne prenant pas moi-même le temps de dormir. La troisième journée, nous devions avoir parcouru une distance considérable, et par les précautions que nous avons prises de ne laisser aucune vestige de notre passage, nous étions hors de l'atteinte de ceux qui nous poursuivaient. Nous fîmes halte, et je sortis pour la première fois l'enfant de sa hotte. La pauvre petite était affreusement changée, elle n'avait cessé depuis le moment de l'enlèvement de pleurer et d'appeler à grands cris sa mère, son père, tous ceux enfin de qui elle pouvait espérer quelque protection. La frayeur qu'elle éprouva en apercevant nos figures est encore présente à ma mémoire, elle cacha son visage dans ses deux petites mains, et se mit à pousser des cris déchirants en appelant encore maman, maman. Je fus obligé de la menacer pour lui faire prendre quelque nourriture qu'elle avait jusqu'alors presque toujours refusée.

Je tenais l'enfant sur mes genoux et la sentais trembler d'effroi. Je revois encore ses beaux yeux chargés de larmes qui nous imploreraient tour à tour d'un air suppliant, pendant que la peur lui faisait étouffer des sanglots, et que sa petite bouche ne s'ouvrait que pour nous demander sa mère. Au lieu d'en avoir pitié, j'eus la férocité de lever la main sur elle et lui défendis d'une voix terrible de ne jamais prononcer ce nom devant moi, puis je l'étendis sur un lit que j'avais fait préparer par Paulo, car véritablement je

commençais à craindre que l'enfant ne mourut épuisée par ses larmes, et que ma vengeance ne fut ainsi qu'à moitié satisfaite. Elle s'endormit enfin et bien longtemps pendant son sommeil des soupirs vinrent soulever sa poitrine. Lorsqu'elle s'éveilla quelques heures après, ce fut d'une voix triste et timide qu'elle me demanda à manger.

Pendant qu'elle dormait j'avais préparé pour elle nos meilleurs aliments. Ce n'était certes pas par tendresse que je l'avais fait, car je sentais au dedans de moi une telle fureur contre l'enfant d'Octave, que je l'eusse saisie par les pieds et lui eus broyé la tête sur un rocher ; mais mon désir de leur faire du mal n'était pas encore au tiers satisfait. Il me fallait prolonger la souffrance et leur voir boire le calice de la douleur jusqu'à la lie.

Enfin lorsqu'elle eut pris son repas, je l'installai de nouveau dans la hotte. La pauvre petite se laissa faire sans même proférer une parole ; mais le regard suppliant qu'elle tournait de temps à autre sur Paulo et sur moi, nous demandait grâce. Nous continuâmes notre route allant vers le nord. Je présumais que la poursuite s'était plutôt dirigée au sud, parce qu'un parti d'Iroquois avait été aperçu quelques jours auparavant prenant cette direction, et qu'ils retournaient dans leurs foyers ; ces sauvages d'ailleurs étaient coutumiers de ces sortes d'enlèvements chez les colons français.

Nous marchâmes plusieurs jours faisant la plus grande diligence, et arrivâmes un soir dans un village montagnais. Ces sauvages avaient été nos alliés pendant presque toute la guerre que nous venions de soutenir ; et leurs chefs me reçurent avec les plus grandes acclamations de joie. Dans la tribu, je connaissais une vieille indienne idolâtre qui avait conservé contre les blancs une haine implacable. Ce fut entre ses mains que je déposai Angéline, en lui donnant de l'or, beaucoup d'or, et lui promettant le double si je la retrouvais vivante lorsque dans quatre ans je reviendrais la chercher. La part des pillages qui me revenait comme chef, dans les guerres qui avaient eu lieu était très considérable, leur vente m'avait mis en mains de grandes valeurs en argent. Cette femme était cupide et méchante, et je ne doutais pas qu'entre ses mains l'enfant aurait tout à souffrir.

Je passai quelques jours au milieu des montagnais, et vins rejoindre ensuite la tribu huronne à l'endroit où je l'avais laissée.

Grâce à la paix qui avait été faite, un commerce étendu s'était établi entre les colonies françaises et anglaises, je m'engageai comme guide conduisant les caravanes, quelquefois aussi je faisais

le métier de trappeur. Ces deux états augmentèrent beaucoup pendant quatre années les sommes que j'avais amassées.

CHAPITRE IX

PLAISIRS DE LA VENGEANCE

Douze mois après les événements que je viens de relater, sous un déguisement qui me rendait méconnaissable, je m'approchai de la demeure d'Octave et Marguerite, pour m'assurer par moi-même si la douleur que je leur faisais endurer, pouvait satisfaire la haine que je leur portais.

Non jamais le tigre altéré du sang de sa victime, n'éprouve un plus grand plaisir, lorsqu'il la tient dans ses griffes, que celui que me causa la scène que je vais décrire.

La nuit était déjà avancée quand je frappai à leur porte et demandai l'hospitalité. On me l'accorda de tout cœur. Aussitôt après la vieille servante que je reconnus pour celle aux soins de laquelle l'enfant avait été confiée, dressa la table sur l'ordre d'Octave, que j'eus de la peine à reconnaître tant il était changé. Mais je refusai de manger et allai m'asseoir dans le coin le plus obscur de la salle : j'avais bien autre chose à faire que de prendre de la nourriture.

Ce fut donc avec une extrême satisfaction que je remarquai chez lui une empreinte de tristesse inexprimable. Son teint était hâve et ses membres amaigris. Tout dénotait les ravages d'un mal incurable et d'une douleur sans bornes.

La scène était plus déchirante encore lorsque je me retournai de l'autre côté de la chambre et que je vis Marguerite gisant sur son lit. Quelques bonnes voisines l'entouraient et pleuraient avec elle, et j'entendais le nom d'Angeline se mêler à leurs larmes. "Dieu, disait l'une, prend soin des petits enfants, pourquoi n'en ferait-il pas autant pour votre chère petite fille?" Marguerite à ces paroles se levait sur son lit, et leur répondait : "Pourquoi Dieu nous l'a-t-il donnée cette enfant, notre joie et notre bonheur, et a-t-il permis que de barbares sauvages s'en soient emparés? "Vous avez entendu, reprenait une autre voisine, ce que monsieur le curé vous a dit : "le cheveu qui tombe de notre tête, c'est Dieu qui l'ordonne, les trésors de sa Providence sont infinis, il veille sur ses petits enfants. Pourquoi la vôtre ne serait elle pas aussi sous sa main?"

Pauvre Marguerite, dirai-je encore une fois, combien tu étais différente du jour où je t'avais vue si heureuse prêtant le serment éternel d'être fidèle à Octave, au pied de l'autel de notre vieille église. Oh ! tu souffrais, oui tu souffrais dans ton cœur de mère toutes les tortures les plus atroces, physiques et morales qu'un être humain puisse infliger. Elle était pâle, élevait parfois aussi vers le Ciel ses yeux baignés de larmes. Mon Dieu, mon Dieu, dit-elle, qui donc nous rendra notre chère petite Angeline ?

Octave racontait dans un autre coin de la chambre aux voisins qui voulaient le consoler, combien il avait goûté du bonheur intime avant l'enlèvement de leur petite fille. A ce déchirant tableau, je voyais les yeux de chacun se baigner de larmes, et de mon coin je contemplais leur désespoir, un seul mot leur eut donné une félicité suprême, mais je me gardai bien de le prononcer, je jouissais trop des délices de ma vengeance. Ces jouissances devinrent plus effectives encore, lorsque la pauvre mère s'adressant à moi me demanda : Vous mon frère, qui venez sans doute de bien loin, ne pourriez-vous pas me donner quelques renseignements sur ce qui est devenue mon enfant ? Je parus étonné et demandai des explications.

Octave et Marguerite me racontèrent l'un et l'autre ce qui s'était passé. Je me plaisais à contourner le poignard dans la blessure. Elle doit, leur dis-je, avoir été enlevée par une tribu Iroquoise, qui soumet aux plus affreux tourments les enfants qu'ils ravissent aux blancs. Je leur racontai quelles devaient être les souffrances qu'elle endurait entre leurs mains. En entendant ces détails les pauvres et malheureux parents fondaient en larmes, je voyais tous les assistants frémir et paraître me dire, c'est assez, par grâce n'allez pas plus loin.

Cette nuit-là, le démon de la jalousie qui me possédait, devait tressaillir d'allégresse, car lorsqu'Octave allait embrasser sa femme et essayer de la consoler ; au dedans de moi je sensais un ineffable plaisir de les entendre échanger entr'eux des paroles de désespoir, elles étaient le témoignage de ce qu'ils souffraient mutuellement. Tels furent les premiers fruits que je cueillis de mon odieuse vengeance.

CHAPITRE X

AU LABRADOR.

Lorsque j'arrivai au camp, je fut accueilli comme de coutume, je m'informai si Paulo était revenu. Le misérable s'était depuis un an engagé avec d'autres vagabonds pour aller faire la chasse dans le Nord-Ouest. Il était arrivé de la veille, paraît-il. Je le fis appeler et j'écoutai le récit de ses exploits.

Certes, il n'avait pas toujours trouvé viande cuite ! Associé avec un parti d'Esquimaux, il avait parcouru les régions les plus septentrionales de l'Amérique, longeant toujours les côtes du Labrador et du Détroit de Davis. Ils avaient vécu tous ensemble de la chair de quelques loups-marins qu'ils avaient capturés ça et là.

Un jour enfin, il leur avait fallu tirer au sort pour savoir lequel d'entr'eux servirait de nourriture aux autres. Leurs chiens avaient été dévorés, l'un après l'autre, le tissu des raquettes qu'ils avaient fait bouillir, leur avait même servi d'aliment. Une poussière de glace qui leur fouettait sans cesse la figure, leur avait causé une maladie des yeux dont ils eurent mille peines à se guérir. Plusieurs d'entr'eux avaient déjà succombé à la faim et aux misères de toutes sortes ; ils avaient été obligés d'abandonner leur chasse, leurs pelleteries et leurs munitions, et c'est avec peine qu'ils se sauvèrent des troupes de loups et d'ours blancs qui les poursuivaient.

Un parti de chasseurs montagnais qu'ils rencontrèrent les sauva de la mort qui les menaçait de si près, ceux-ci les emmenèrent avec eux dans leur propre village, où Paulo lui-même passa quelques jours. Il y fut reçu avec la plus cordiale hospitalité. Par la manière dont il me désigna l'endroit, je compris qu'il avait été reçu par la même tribu et dans le même village où j'avais été confier Angeline aux soins d'une vieille sauvagesse.

Effectivement, il ajouta qu'il s'était pris d'amitié pour une vieille femme ; que bien souvent il se rendait dans son wigwam et la voyait battre une enfant qu'elle avait recueillie, disait-elle. L'enfant portait sur son corps et sur ses membres les meurtrissures des coups qu'elle avait reçus.

Je lui avais caché le lieu où j'avais laissé Angeline, mais je ne doutai pas un instant après l'avoir entendu parler que le misérable

avait reconnu l'enfant, et qu'il savait me faire plaisir en m'apprenant les traitements qu'elle recevait.

Quelques mois après, la guerre se renouvela plus féroce encore qu'elle n'avait été. Les Iroquois portèrent toutes leurs forces contre les Hurons, qui étaient fixés sur les bords du lac qui porte leur nom. Ils firent un épouvantable massacre des vieillards, des femmes et des enfants qu'ils trouvèrent dans la bourgade. Les pères Brebeuf et Lalemant expirèrent eux aussi, comme l'avait fait précédemment le père Daniel dans les plus affreux tourments.

C'était le coup de grâce qui était donné à nos malheureux alliés les Hurons. Aussi dûrent-ils se disperser et venir chercher sous l'abri des canons de Québec, la protection dont ils avaient besoin pour conserver les restes de leur tribu.

Les massacres avaient été terribles; couvert du sang de mes ennemis et cherchant la mort, je ne pus pas la rencontrer.

Paulo, dans les guerres dont je viens de parler, avait été fidèle au serment qu'il avait prêté de répondre à mon appel. Il était lâche, comme je vous l'ai dit, mais remplissait auprès de moi le rôle de valet que je lui avais donné.

Enfin les quatre années que j'avais fixées pour le temps où j'irais réclamer Angeline, étaient expirées. L'or que j'avais donné à la vieille devait être épuisé, si elle l'avait employé comme je le lui avait dit. Angeline avait alors sept ans et demi, et j'avais trop souffert d'être privé du plaisir de la voir endurer des tourments comme ceux dont elle avait été victime pendant ce temps, pour ne pas avoir hâte de l'avoir auprès de moi, pour jouir au moins de ce que je lui réservais pour l'avenir.

Quand les restes de la tribu Huronne furent fixés auprès de Québec, je pris avec Paulo la direction des contrées du Nord. La saison de la pêche et de la chasse était arrivée. Dans les régions septentrionales, tout le monde sait que c'est aux derniers jours de décembre que les loups marins en troupeaux nombreux se laissent aller au courant sur les glaces polaires, pour venir raser les côtes de l'île de Cumberland et celles du Labrador. C'était par conséquent vers ces endroits que la tribu des Montagnais s'était dirigée. Paulo me désigna dans notre route les endroits où plusieurs de ses anciens associés avaient trouvé la mort. La triste expérience qu'il avait acquise m'avait mis sur mes gardes, aussi n'avais-je pas regardé aux dépenses pour m'assurer d'amples suppléments de provisions et un heureux retour.

Lorsque je rejoignis les Montagnais, je fus salué avec plaisir. Malheureusement leur chasse et leur pêche n'avaient pas été fruc-

tueuses, cependant ils espéraient des secours qui devaient leur venir d'un parti de chasseurs qui étaient allés plus loin.

La vieille sauvagesse avait suivi la tribu. Elle surtout avait souffert toutes les misères possibles. Angeline était dans un état d'amaigrissement à faire peur. Comment dans ce moment n'ai-je pas frémi en faisant un rapprochement du temps où j'avais arraché cette enfant, si heureuse d'entre les bras de ses parents, pour la remettre aux soins de cette marâtre. Je récompensai cette dernière en lui donnant de l'argent pour payer ses mauvais traitements. J'avais eu soin d'enfourer dans des endroits sûrs, le long du trajet, les provisions et les viandes fumées dont je pouvais disposer, de sorte que j'étais certain de n'en pas manquer au retour.

Ainsi revins-je avec Angeline prenant d'elle les soins les plus tendres et désirant qu'elle fut aussi belle, aussi charmante que possible, quand j'irais la présenter à ses parents sous un nom supposé.

DR. CH. DEGUISE.

(A continuer.)

CAUSERIE HISTORIQUE. ¹

La MalBaie.—La Pointe au Pic.—Le Cap à l'Aigle.—La Passe des Monts.—Le lac Gravel.

Les nuages à pic descendent à la mer,
Leurs sommets, rafraichis par un zéphir amer,
Portent tout un fouillis de grands bois et d'arbustes.
Lentisques, chataigniers, pins verts, chênes augustes.
La nature a sculpté, le long du vieux granit,
Une corniche étroite où jase plus d'un nid.
Le vent, d'un arbre à l'autre, y berce la liane ;
L'iris y germe auprès de la valériane.
La mer brisant au bas, le son des flots chanteurs
Arrive par moments jusqu'à ces hauteurs.
Le vif scintillement des ondes radieuses,
En été, frappe l'œil à travers les yieuses,
Et on peut voir au loin, dans le cristal qui dort.
Des îles et des caps trembler les reflets d'or.

(Autran.—LES POEMES DE LA MER.)

De toutes les pittoresques paroisses, sur le littoral de notre grand fleuve, où vont se grouper chaque été, nos innombrables essaims de touristes, pour *prendre les eaux*, nulle plus que la Mal-Baie, ne saurait intéresser l'amant des paysages grandioses. C'est à la MalBaie qu'il faut aller, pour jouir de l'Âpre — de la grande nature, — des larges horizons. Ce ne sont plus les beaux champs de blé de Kamouraska, les coquets et verdoyants côteaux de Cacouna ou de Rimouski, où le langoureux citadin va retremper ses forces pendant la canicule : c'est une nature sauvage — des points de vue encore plus majestueux que ceux que présentent les côtes et les *murailles* du Bic.

¹ On nous a permis d'extraire ce chapitre du *Touriste Canadien*, nouvel ouvrage de M. LeMoine, maintenant sous presse, à Québec.—(Note de la Rédaction.)

Précipice sur précipice, — gorges impénétrables dans la saillie des rochers — pics qui se perdent dans la nue, où grimpe, en juillet, l'ours noir en quête de *bluets* ; où broute le caribou en septembre, où le solitaire corbeau, l'aigle royale vont faire leurs nids en mai ; bref des paysages alpestres, — les inaccessibles *highlands* de l'Ecosse — une nature *Byronienne*, entassée dans le nord, loin des sentiers de l'homme civilisé, dans le voisinage de certain volcan, qui de temps à autre se réveille et secoue les environs de manière à causer de piquantes surprises, mais sans danger aucun pour les romanesques habitants. Selon les uns, pour jouir en toute plénitude de ces austères beautés, il faut être à une époque particulière de la vie. Si donc vous voulez savourer à grands traits, l'amoureuse solitude des plages, — des grottes, — des grands bois de la Pointe au Pic ou du Cap à l'Aigle — ou capturer par centaines les frétilantes truites du lointain lac Gravel, il faut avoir bon œil, bon bras, bonne jambe, posséder les roses illusions de la jeunesse, "l'âge des longs espoirs," "où tout chante en dedans de nous." Vous pouvez toutefois, *avant, pendant* et même *après* la lune de miel, séjourner sans danger, sur

..... ces rivages,
Où le cristal des eaux reflète un ciel si pur,
Où la terre embaumée abonde en fleurs sauvages.
Vivre à deux, dans cette ombre et dans cette lumière ;
Fouler à deux la sauge et le thym du coteau ;
Se bâtir, au penchant de l'inculte bruyère,
Une demeure, un nid, soit palais, soit chaumière,
Qu'importe en un lieu si beau !"

Et là, des mois entiers, se donner à l'extase ;
Dans le bleu sans limite, à loisir voyager ;
Dans l'aube qui vous rit en soulevant sa gaze ;
Voir au soleil couchant, sur la mer qui s'embrase
Les Iles d'Or nager ;

Humer à pleins poumons cet air qui reconforte,
Qui rend une jeunesse au cœur du défaillant ;
Vivre des fruits du sol, du butin que rapporte
Le pêcheur familier, — qu'il jette à votre porte
Encore tout frétilant ;

S'abriter, à midi, dans l'âtre basaltique
Qu'ombrage la liane accrochée aux palmiers ;
Lentisque, aloès, colonie exotique ?
S'asseoir auprès de vous, rêver du monde antique
Et des amours premiers !

Conduire l'adorée à l'ombre des grands chênes,
Se coucher dans les fleurs, le front sur ses genoux,
Croire que tout finit aux montagnes prochaines
Que le monde n'est plus, que la vie et ses chaînes
N'existent plus pour nous.

(Autran)

Voilà, me dira-t-on, un fort joli pays, une Arcadie des mieux conditionnée; mais le chantre de la *Mer*, Autran, fournit une autre recette pour l'âge mûr.

.....Il est doux d'errer sur un rivage,
De suivre le matin la lisière des bois
Et d'écouter longtemps la musique sauvage,
De contempler du bord, le calme et la tourmente,
Et promeneur perdu, dont nul ne se souvient,
De voir, sur une mer orageuse ou dormante
La voile du vaisseau qui part ou qui revient,

De n'avoir pour amis que les divins poètes
Qui vous chantent tout bas leurs vers mélodieux,
Et pour enivrements, et pour uniques fêtes,
Que les songes dorés qui descendent des cieux."

Tenons-nous en à cette dernière.

La Malbaie fut ainsi nommée par Samuel de Champlain, lorsqu'il y passa en 1668, après avoir quitté Tadousac, le 30 juin de cette année. La rivière, qui assèche au loin parmi les sables, y reçut le nom de "rivière platte." Un ancien titre, l'acte d'achat,¹ qui réunit ce territoire au domaine de la couronne, le 29 octobre 1724, le décrit comme suit "la terre, fief et seigneurie de la Malbaie, consistant primitivement environ en six lieues de front, sur quatre de profondeur, joignant d'un côté à l'ouest aux terres des fermiers du Roy vulgairement appelés les fermes de Tadousac, et ensemble avec les moulins à scies et à blé." Les propriétaires d'alors, M. Thierry Hazeur, prêtre, et M. Hazeur Delorme, aussi prêtre, et chanoine de Paris, rendirent le tout au roi de France, moyennant une somme de 20,000 livres. La Malbaie avait été anciennement concédée par l'Intendant Talon, le 7 novembre 1672, au sieur de Comporté.

Cette vaste étendue de terre fut, plus tard, savoir, le 27 avril 1762, concédée de nouveau par la couronne britannique, par l'entremise du général James Murray : la partie est, *Mount Murray*², au sieur Malcolm Fraser; la partie ouest, ou *Murray Bay*, au sieur John Nairn, tous deux officiers distingués des *Highlanders*. La rivière Platte, qui alors prit le nom de rivière *Murray*, laquelle

¹ "L'avons nommé la rivière Platte, ou Malle Baye d'autant que le travers d'icelle, la marée y court merveilleusement, et bien qu'il fasse calme, elle est toujours fort émue."—(*Voyage de Champlain, tome IV, p. 134.*)

² *Histoire des Grandes Familles du Canada, p. 181-2-3.*

³ "Mount Murray contient toute cette étendue de terre, sur la rive nord du fleuve St. Laurent, à partir du côté nord de la rivière Malbaie, à la rivière Noire, sur trois lieues de profondeur, avec foi d'hommage et au paiement d'un écu d'or de la valeur de dix chelins par forme de reconnaissance."

coulait au centre, servit de borne naturelle aux deux seigneurs, les deux voisins.

C'est à cette époque que se rapporte l'établissement à la Malbaie des ancêtres de plusieurs fort nombreuses familles, toutes françaises maintenant de langage et de mœurs, et portant des noms écossais, les Harvey, les Warren, les McNeil, les Blackburn. L'anglicisation s'est fait sentir chez eux à rebours.

La Malbaie ne paraît pas avoir joué un rôle bien marquant pendant le siège de 1759, bien qu'il y eut une descente. D'après une entrée dans le *Journal* de M. James Thompson, ancien sergent 73^e *Highlanders*, et plus tard employé au bureau du génie, il paraît que la Malbaie fut choisie en 1776 comme lieu de détention des prisonniers américains. M. Thompson fit alors ériger un corps de logis convenable pour ces messieurs, auquel les prisonniers travaillèrent eux-mêmes.

Le site était près du manoir du colonel Nairn. On assure qu'il existe encore aujourd'hui des restes de maçonnerie au manoir Nairn.

Les prisonniers trouvèrent moyen de s'évader en traversant dans des bateaux plats à Kamouraska, mais les Canadiens de la côte ramenèrent tous ces prisonniers à Québec, et furent récompensés pour ce service aux autorités et au gouvernement.¹

Les touristes paraissent avoir pris possession de la Malbaie, à l'exclusion des indigènes, tant que dure la belle saison. Au siècle prochain, on parlera des anciens habitants et des descendants des *Highlanders de Fraser* comme d'une race éteinte, dont les savants tâcheront peut-être de tracer la complexe généalogie, perdue dans la nuit des temps, à celle des Pictes ou des Lapons. Il n'y aura qu'un rejeton qui fleurira vivace jusqu'à la fin des siècles : la tribu des charretiers, race en discrédit et démoralisée par ses exactions et sa soif homérique pour les spiritueux.

Qui sait, si au siècle prochain, les savants en villégiature à la Malbaie ne tenteront pas de leur appliquer la théorie de Darwin sur l'origine des races et d'expliquer scientifiquement une ancienne tradition, selon laquelle le premier charretier de la côte nord serait issu d'une Laponne et d'un marsouin, au temps d'Eric le Grand, monarque en renom parmi ces peuplades. Ceci se serait passé au *Cap au Diable* et on expliquerait le nom. Toutefois, en disant que les touristes semblent avoir exclu les aborigènes de la Malbaie, ceci

¹ Extrait du *Journal* de M. J. Thompson, publié dans la brochure intitulée : " *The sword of Brigadier Genl. Montgonery,—a Memoir by J. M. LeMoine*, 1870.

ne doit s'entendre que de la Pointe au Pic ; car le village proprement dit, autour de l'église et le long de la rivière Murray, en gagnant l'intérieur, est fort populeux.

La Malbaie renferme quatre ou cinq grands hôtels, — capables de renfermer 600 à 700 touristes. D'abord l'hôtel renommé de madame Duberger ; celui de M^{me} Micheletti ; celui de Warren et quelques autres, avec Cour de Justice, prison, une belle église catholique, une chapelle anglicane, etc.

Une petite colonie d'avocats et de marchands de Montréal et de Québec s'est établie à la Malbaie depuis cinq à six ans—le premier cottage à l'ouest est celui de M. W. H. Kerr ;—M. Lamb, M. Gibb, M. Henshaw, M. McLimont, M. D. C. Thomson, madame Vannovous et une multitude d'autres personnes se sont bâti de charmantes résidences d'été à cet endroit. M. Thomson possède à lui seul un village de cottages coquets, occupés par l'Hon. M. Morris, M. Champion, le Dr. Swell, M. Bonner, de New-York.

Le lac Gravel, le petit et le grand lac, les parties de chaloupes, les pique-niques sont la source de jouissances quotidiennes pour les touristes.

J. M. LEMOINE.

LES CANADIENS DE L'OUEST.

ANTOINE LEROUX.

Un publiciste français, M. A. Langel, écrivait en 1856 une fort belle étude sur *Le Chemin du Pacifique et les Expéditions Américaines dans l'Ouest*¹ et traçait les lignes suivantes que nous transcrivons ici : " Les premiers et pendant longtemps les seuls géographes des contrées lointaines de l'ouest ont été des chasseurs, désignés communément sous le nom de *trappeurs*, dont l'existence aventureuse a été dépeinte par Cooper avec tant de charmes. Obligés de parcourir sans cesse les vastes solitudes de l'ouest, ils en ont visité dès longtemps les parties les plus reculées, ils en connaissent les ressources, les fleuves, les rivières, les arbres, les plantes, les animaux. Plus d'un, la carabine sur l'épaule, est allé s'aventurer dans les plus hautes vallées des Montagnes Rocheuses et aux alentours du Grand-Lac-Salé, avant que personne eut songé à s'y établir. Seulement la géographie toute pratique des trappeurs n'a jamais été formulée dans des livres : la puissante compagnie de la Baie d'Hudson, qui pendant si longtemps les employa successivement, n'a jamais jugé à propos de livrer au public les renseignements que depuis de si longues années elle a pu rassembler sur ces régions inconnues. De nos jours, il s'est formé plusieurs compagnies amé-

¹ *Revue des Deux Mondes.*

ricaines qui font le commerce des fourrures dans le territoire des Etats-Unis, mais elles ont dû recruter la plupart de leurs agents dans le Canada. On le devine en jetant les yeux sur une carte de ces territoires vagues, compris encore souvent sous le nom de *territoire indien*, car on voit que les noms y sont pour la plupart d'origine française..... Il s'en faut de beaucoup que les trappeurs ordinaires soient des hommes tout-à-fait grossiers. L'habitude du danger, la nécessité de ne jamais compter que sur soi-même, une activité sans trêve, une communication constante avec une nature qui a conservé la grandeur et le charme mystérieux de la solitude, semblent faites pour relever et ennoblir les natures les plus vulgaires."

Antoine Leroux était l'un de ces trappeurs canadiens, sentinelles perdues de la civilisation dans les plaines inexplorées de l'ouest. Et sa vie démontre combien le tableau que M. Langel fait de la classe d'hommes aventureux à laquelle il appartenait est loin d'être flatté ou exagéré. Si les documents nous manquent pour peindre Leroux tel qu'il doit être, faire ressortir son courage sous son véritable jour, relater ses exploits de tous les jours, qui vraiment prêteraient à de fantastiques récits, ses courses infatigables dans le *far west*, nos notes bien décousues pourront cependant être lues avec intérêt et jeter quelques traits de lumière sur une vie encore entourée du voile de l'oubli.

I

Dans notre biographie de F. X. Aubry,¹ nous avons raconté comment une poignée de Canadiens,² au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, égarés un jour dans la forêt, furent surpris par une bande de Mexicains, amenés en captivité, conduits à Mexico, puis après avoir été libérés, vinrent s'établir au milieu même de ceux qui les avaient si malmenés. Antoine Leroux, alors dans la fleur et la vigueur de l'âge, partagea leur sort et réussit comme eux tous à se concilier les sympathies de la population, qui leur

¹ Livraison de juin 1871. Pages 407 et 408.

² Dans notre vie d'Aubry, nous avons dit que nous ne croyions pas qu'il survécût quelqu'un de ces intrépides canadiens qui s'établirent au Nouveau Mexique. Mais une lettre de Mgr. Lamy, évêque de Santa-fé, nous apprend que l'un d'eux ne dort pas encore son dernier sommeil. "Pierre L'Espérance," dit-il, "vit encore. J'ai logé dans sa maison. C'est un bon patriarche, remarquable par sa mémoire prodigieuse et par l'intérêt qu'il sait mettre à raconter les événements qui lui sont arrivés dans ses longs voyages au milieu des sauvages. C'est à lui surtout que nous devons l'érection d'une chapelle, bâtie dans le village où il demeure."

avait fait d'abord un si malveillant accueil. Ceci se passait au commencement du siècle.

L'esprit aventureux, les habitudes nomades de Leroux ne s'accommodèrent guère d'une existence tranquille employée à cultiver un *ranchero*, à l'exemple de la plupart des habitants du Nouveau Mexique. Et on le vit, la carabine sur l'épaule, chaussé de longues bottes, vêtu de peau de buffle, se diriger avec quelques camarades hardis comme lui, dans les enfoncements de la prairie et aller respirer le grand air de la solitude, qui était son élément comme l'océan est celui du marin. Il alla par monts et par vaux, vivant comme les Indiens de tout ce qu'il trouvait au bout de sa carabine, tendant des trappes le long des rivières à l'industriel castor, dépistant les antilopes, dont la rapidité égale celle du daim et traquant les masses mouvantes des bisons, qui ébranlent le sol de leurs pas et soulèvent des nuages de poussière, alors qu'ils fuient en épaisses colonnes la poursuite du chasseur. Leroux avait l'œil juste et rarement la décharge de sa carabine manquait son but. Ses prouesses valaient bien celles que Fenimore Cooper a prêtées à son héros des prairies et comme lui il pouvait dire : " Les animaux de la plaine me fournissent la nourriture et le vêtement ; je m'habille avec la peau d'un daim, je me nourris de sa chair et je n'en demande pas davantage." ¹

Comme lui encore il avait rompu avec à peu près toutes les habitudes de la civilisation, préférant à toute autre vie l'existence indépendante des plaines et des grandes forêts, et il pouvait se vanter d'avoir parcouru toutes les plaines de l'ouest, s'étant aventuré là où aucun blanc n'avait encore pénétré ; parlant toutes les langues des tribus sauvages de l'intérieur, il allait chez elles fumer le calumet de la paix ou partager le feu de leur bivouac solitaire. Dans ces courses vagabondes, plus d'un indien, embusqué dans une échancrure de rocher ou dans un épais taillis, vida son carquois sur le Canadien audacieux qui pénétrait dans ces sombres et interminables déserts, mais Leroux, plus vigilant encore que l'ennemi, savait, en beaucoup de cas, échapper aux traits du sauvage, qui l'épiait, à l'instar de la panthère guettant le daim qui se désaltère. Comme le cerf à qui le vent apporte le bruit des pas de limiers lointains, il fuyait presque toujours à temps l'approche du farouche indigène, qui flairait la présence de l'étranger dans ses antiques domaines. Était-il surpris par l'ennemi, il payait alors d'audace, brûlait sa dernière amorce plutôt que d'aller périr sous le tomakawk indien et plus d'un naturel fut

¹ *La Prairie*. Fenimore Cooper.

victime de son coup d'œil et du sang-froid, qui ne lui fesaient jamais défaut dans les circonstances les plus critiques. Exposé constamment à mille périls et surprises, plus d'une flèche acérée de l'enfant des bois lui infligea de graves blessures, mais il sut toujours les faire payer chèrement. Son organisation physique s'adaptait bien à ce genre de vie accidentée. Taille haute et découpée, jambes de fer, force remarquable, esprit vif et intrépide : rien ne lui manquait pour ses courses périlleuses. La confusion des récits ne nous a pas encore permis de dénouer les incidents de cette vie chevaleresque, mais nous allons en parler sous un autre jour, qui ne lui sera pas moins favorable.

II

En 1853, le congrès américain voulant mettre à étude le projet d'un chemin du pacifique vota la somme de \$150,000 pour l'organisation de six expéditions, qui recurent pour mission d'explorer le continent à diverses latitudes depuis le 32ième jusqu'au 41ième degré. Ces expéditions avaient une tâche difficile à remplir, car il leur fallait traverser sur une longueur de plusieurs cents lieues des contrées à peine connues, franchir des prairies, des fleuves, de longues ceintures montagneuses et des déserts, où rodait des peuplades de sauvages hostiles et bien armés. Le célèbre Fremont, le premier de tous, leur avait frayé la route et avait attiré l'attention publique sur l'importance d'ouvrir à la colonisation ces vastes régions, dont il présentait les brillantes destinées. On a une idée des souffrances et des misères qui attendaient les explorations par le seul fait que Fremont mit un mois en 1843 à franchir la Sierra Nevada et que la faim, la fatigue et la crainte de mourir dans les montagnes avaient été telles qu'elles avaient momentanément privé quelques hommes de leur raison. "C'était un rude temps, écrivait Fremont, que celui où des hommes robustes perdaient l'esprit par excès de souffrance, où les chevaux périssaient, où l'on tuait pour les manger, les mulets sur le point d'expirer : pourtant il n'y eut jamais parmi mes compagnons de murmures ou d'hésitations." On avouera qu'ils étaient bien trempés et dignes de leur chef audacieux.

Personne mieux que les trappeurs canadiens n'était en état de servir d'éclairéurs à ces expéditions. Aussi plus d'un parti rechercha les services de Leroux ; d'autres compatriotes du nom de Laframboise, Pierre Boutineau, Cadotte et Beaubien furent également utiles aux explorateurs. Ceux-ci ont fait des rapports fort

minutieux, enrichis d'études scientifiques et d'illustrations, ¹ au gouvernement américain et on y trouve bien souvent le nom du héros de ces pages, lequel connaissait parfaitement les lieux à parcourir, les meilleurs chemins à suivre et les dialectes de toutes les tribus sauvages que l'on eut à rencontrer. Ses connaissances sur la topographie du pays, sur les mœurs et les habitudes des indigènes ont été plus d'une fois mises à profit par les rédacteurs de ces rapports, qui constituent d'énormes in-folios, pleins d'intérêt et de renseignements. C'est-là où nous allons puiser pour signaler la part que Leroux a prise à ces importantes expéditions, qui ont déjà valu aux Etats-Unis la construction de deux chemins du Pacifique, dont la conception hardie a été pendant longtemps rangée au nombre des brillantes utopies.

Avant le départ de ces expéditions, le Capt. Sitgreaves reçut instruction du gouvernement américain d'aller explorer la route depuis Zuni, dans le Nouveau Mexique, jusqu'au Camp Yuma, sur la rivière Colorado. L'expédition se composait du Capt., d'un ingénieur, d'un médecin et naturaliste, d'un dessinateur, de 5 américains et de 10 mexicains qui devaient agir comme *arrieros* ou muletiers. Leroux fut choisi comme guide. Le départ eut lieu le 1 sept. 1851. Tout alla bien jusqu'au neuf octobre. On traversait alors un pays couvert de sable, l'eau se faisait rare et Leroux fut envoyé de l'avant avec les muletiers et la moitié des gardiens à la recherche du précieux liquide. Il ne revint que tard dans la nuit au camp. Il avait fait rencontre d'une bande considérable de Yampai ou sauvages Lonto, campés sur les bords d'un profond ravin, à travers lequel coulait une rivière qu'il supposa être l'embouchure de la Rivière San Francisco, un tribuaire de la Rivière Salée. Les femmes et les enfants qui cueillaient des noix de pin s'enfuirent épouvantés à son approche, mais les hommes firent bonne contenance et refusèrent de n'avoir aucun pourparler avec lui. Il fut forcé en conséquence de s'en retourner sans avoir pu remplir l'objet de son excursion, car conduire les mulets dans la rivière, qui se ressert et coule entre des rochers à pic à cet endroit, c'eût été s'exposer aux attaques des indiens, qui auraient pu leur lancer des flèches des hauteurs environnantes et leur faire un mauvais parti, s'ils eussent nourri de sinistres intentions. Les compagnons de Leroux enlevèrent plusieurs articles d'une certaine utilité qui appartenaient aux indigènes.

La caravane fit une halte de un ou deux jours, le 13 octobre,

¹ Ces rapports embrassent douze volumes considérables ayant pour titre : *Reports of explorations and surveys to ascertain the most practicable and economical route for a railroad from the Mississippi River to the Pacific Ocean in 1853-54.*

afin de donner un peu de repos aux mulets, qui étaient excédés de fatigues. Leroux alla pousser une reconnaissance et il trouva de l'eau à 10 ou 12 milles du camp. Il surprit encore quelques indiens qui s'enfuirent à sa vue, abandonnant tout ce qu'ils avaient. Leroux ne permit pas à ses hommes de les piller cette fois, au contraire, il laissa dans leurs loges un peu de tabac, des mouchoirs et des couteaux, dans le but de se concilier les indiens et d'avoir quelque entrevue avec eux afin d'obtenir des informations relativement à la route à suivre.

Le 28 octobre, Leroux fut encore envoyé en reconnaissance ; à une douzaine de milles, il trouva une petite rivière dont les bords étaient amplement garnis de bonnes herbes. Une bande de Yampai y étaient campés et ils apprirent à Leroux que les diverses routes que la caravane avait aperçues depuis deux jours conduisaient toutes au pays des Mohaves et que l'on n'était qu'à une journée de marche de la rivière.

Le 3 novembre, les explorateurs étaient encore dans la vallée de Yampai. En avant s'élevait une rangée de montagnes en amphitéâtre et on espérait pouvoir découvrir de son sommet la rivière Colorado. La caravane s'avança dans une gorge étroite et rocheuse qui perçait des masses de granit escarpées et elle escalada les hauteurs après une bien pénible ascension et la perte de plusieurs mulets qui tombèrent d'épuisement. Un cruel désappointement attendait les impatients voyageurs. Car, au lieu d'entrevoir la rivière Colorado de la crête des rochers, leurs regards n'embrassèrent qu'une autre plaine aussi vaste et désolée ceinté au loin par un autre formidable massif montagneux aux cimes brumeuses. Pendant que l'on donnait un peu de relai aux mulets, Leroux gravit un pic granitique fort élevé pour pouvoir mieux examiner la contrée qui se déroulait au loin, mais en escaladant le roc, il reçut une volée de flèches lancées par un parti d'Indiens qui s'étaient cachés. Trois des flèches atteignirent Leroux dans la tête et le bras et lui firent des blessures fort graves, qui l'affaiblirent considérablement durant tout le reste du voyage. Les indiens furent poursuivis de roc en roc, mais ils réussirent constamment à se tenir en dehors de la portée des carabines. De guerre lasse, leur poursuite fut abandonnée, mais les sauvages revinrent sur leurs pas et se tenant toujours à une distance suffisante, ils surveillèrent les mouvements des voyageurs auxquels ils exprimèrent leur rage par des cris et des gestes pleins d'expression. Ils continuèrent à les suivre et même ils lancèrent quelques flèches, qui n'atteignirent personne.

Le 7 novembre, lorsque la caravane se remit en marche, elle

suivit une route bien tracée, qui conduisait à la rivière et elle remarqua en plusieurs places des hiéroglyphes indiens tracés sur le terrain. Leroux, qui connaissait parfaitement la nature de ces signes, dit qu'ils comportaient des menaces à la caravane si elle pénétrait plus loin. De fait, elle était rendue à une courte distance lorsque les sauvages se montrèrent en nombre considérable, prêts à lui disputer le passage. Au moyen de signes d'amitié, trois cavaliers indiens montés sur de beaux chevaux, décidèrent de s'aboucher avec la caravane. On leur donna des présents qui les persuadèrent de ses intentions pacifiques. Ils se rallièrent à la caravane, qui en peu de temps se grossit d'environ 200 Mohaves, femmes et enfants, qui se livrèrent à de grandes démonstrations de joie et d'amitié. Ils importunèrent tellement la caravane le lendemain qu'il fut décidé de les expulser du camp. On remarqua qu'un grand nombre portaient des armes et comme on n'avait pu encore voir les chefs, en dépit de demandes répétées, on crut que l'on devait observer toute la circonspection possible. Il fallut même user de violence pour chasser les intrus, qui s'éloignèrent en proférant toutes sortes de vociférations. Le lendemain, ils se mirent en frais d'effectuer leurs menaces et au moment où la caravane se préparait à partir, aux premières lueurs du jour, le Dr. Woodhouse, pendant qu'il se réchauffait près du feu, reçut une flèche dans la jambe, qui ne le blessa que légèrement. D'autres flèches furent décochées dans le camp, mais les ombres étaient trop épaisses pour que les sauvages purent leur donner une direction sûre. Ceux-ci continuèrent à suivre la caravane lorsqu'elle se mit en marche, mais ils eurent soin de se tenir à une distance respectueuse.

L'expédition traversait le 16 le pays encore habité par les Yampai. Elle observa la même vigilance à l'égard des indigènes que l'on fit sortir du camp, et même quelques sentinelles firent la garde. Cette prévoyance n'était pas inutile, car le lendemain, une bande de 50 à 60 sauvages parvinrent à s'approcher de la caravane à l'abri d'un bois touffu et ils assaillirent un soldat de l'expédition qui était un peu en arrière. Après lui avoir décoché une flèche, ils l'assommèrent avec leurs instruments de guerre. Puis, ils attaquèrent tout le parti des explorateurs, ils déployèrent beaucoup d'audace et durant un quart d'heure ils maintinrent leur position, malgré la grêle de balles qui pleuvaient sur eux. Ils furent finalement défaits, après avoir perdu quatre hommes et ils emportèrent plusieurs blessés. Ils essayèrent d'utiliser le fusil du soldat qu'ils avaient tué, mais n'en connaissant pas la portée, ils tiraient sur l'expédition à un demi-mille de distance.

La caravane s'avança le long de la rivière Colorado sans être molestée. Mais, faute de nourriture, plusieurs mulets tombaient chaque jour d'épuisement et, il fallut, au grand regret de tous, détruire tous les harnais, les couvertures, les tentes, les munitions, les livres et tout ce qui n'était pas de nécessité absolue. Les vivres allaient manquer et les mulets que l'on était obligé de tuer tous les jours constituèrent la seule nourriture des voyageurs jusqu'au 30 novembre. On atteignit alors le camp Yuma près de l'embouchure de la Gila, où l'on obtint des rations en quantité suffisante pour pouvoir se rendre à San Diégo, en Californie. En bas de l'endroit où l'expédition atteignit le Colorado, se dressent des rangées irrégulières de montagnes extrêmement âpres entre lesquelles on ne peut trouver qu'un passage étroit. A diverses places le roc abrupt s'élève en promontoire et il est à peine possible de passer au pied de ces monts. Ces défilés coûtèrent des peines infinies aux voyageurs et il leur fallut faire de longs détours et s'aventurer sur des rocs dénudés et fort à pic. Pour en faciliter l'ascension aux mulets, on dut pratiquer des entailles dans le roc, qui leur servaient de point d'appui en même temps qu'on les aidait au moyen de cordes, mais fesaient-ils un faux pas ou survenait-il quelque accident, ils allaient rouler dans un précipice voisin.

Après beaucoup de misères et de souffrances, l'exploration¹ termina sa périlleuse tâche, mais elle eut triomphé bien moins vite des obstacles qu'elle eut à rencontrer, si elle n'avait pas eu pour éclaireur un homme aussi intelligent et aussi bien au fait de la topographie des lieux que Leroux.

III

En 1850, M. John Russell Bartlett fut nommé commissaire des Etats-Unis, après la passation d'un traité de paix entre le gouvernement américain et la république du Mexique, pour délimiter la frontière entre les deux pays dans toute sa longueur jusqu'à l'embouchure du Rio Bravo del Norte.

Il se mit activement à l'œuvre et ses explorations durèrent plusieurs années. Le 24 avril 1852, il se trouvait à San Diégo, en Californie, ses opérations étant presque toutes terminées, et il écrivait à cette date dans son journal de voyage : " Quelques jours après mon retour, je reçus la visite de M. Antoine Leroux, du

¹ Le rapport du chef de l'expédition, le Capt. Sitgreaves, se trouve au vol. X. des *Senate Documents* des Etats-Unis.

Nouveau-Mexique, le célèbre guide qui conduisit le colonel Cooke et sa brigade en Californie en 1846-47 et qui était arrivé peu de temps après avec le parti d'exploration dirigé par le capitaine Sitgreaves, qu'il avait conduit au Colorado en suivant la rivière Zuni et de là à la Californie en partant du Fort Yuma. M. Leroux désirait retourner de suite au Nouveau-Mexique, et il m'offrit ses services ainsi que ceux de ses hommes, puis ses mules pour traîner le bagage ou pour la selle, en retour d'une rémunération modérée. Comme le nombre de mon parti était beaucoup diminué et qu'il était nécessaire d'engager de nouveaux hommes, j'acceptai avec empressement les offres de M. Leroux et je mis les animaux et les muletiers directement sous ses soins, avec ordre de préparer le train aussitôt que possible afin de nous mettre en marche."¹

Les explorateurs, laissèrent San Diégo pour retourner au Nouveau-Mexique au milieu de mai et ne négligèrent aucun préparatif pour faire face aux difficultés d'un aussi long et aussi pénible trajet. Comme il fallait un autre wagon pour compléter la caravane, Leroux fut envoyé à l'établissement mormon à San Bernardino, à une distance d'environ cent milles, afin d'acheter un wagon de quelqu'émigrant arrivé dernièrement. On devait attendre son retour à San Isabel, village indien, composé de misérables huttes. Leroux avait été quelque temps auparavant visiter l'établissement et il connaissait plusieurs mormons. La caravane fut rejointe le 31 mai à San Isabel par Leroux qui avait réussi à acheter un wagon, lequel était conduit par son propriétaire, un mormon du nom de Smithson. On s'amusa beaucoup durant la soirée à écouter les récits de ce disciple exalté du prophète Brigham Young, qui fit une longue dissertation sur les doctrines particulières du polygamisme tel qu'il fleurit dans l'Utah. La confraternité mormonne avait acheté dernièrement une grande étendue de terre à San Bernardino, d'environ sept milles carrés, à raison de \$70,000, dont la moitié avait été payée comptant. Ces terrains étaient d'un sol fort riche et les mormons avaient su faire une bonne spéculation.

L'expédition continua sa marche sur un sol sablonneux, souffrant beaucoup des ardeurs d'un soleil de feu. Elle rencontra fréquemment des bandes de sauvages, qui toujours témoignaient leur étonnement de voir les faces pâles s'aventurer dans ces interminables déserts.

¹ *Personal narrative of explorations and incidents in Texas, New-Mexico, California, Sonora, and Chihuahua, connected with the United States, Mexican Boundary commission during the years 1850, 51, 52 and 53.* By John Russell Bartlett. Vol. II. Page 86.

Un drame lugubre jeta un voile de deuil sur toute l'expédition. Le 6 juin 1852, le lieutenant-colonel L. S. Craig, commandant de l'escorte qui accompagnait la caravane, fut tué par deux déserteurs de l'armée américaine, alors qu'il était éloigné de la caravane et qu'il voulait les ramener au fort Yuma au moyen de paroles de conciliation auxquelles ils répondirent en lui déchargeant traîtreusement plusieurs balles mortelles. Le corps du brave colonel qui était fort estimé, fut inhumé dans le désert, et une humble croix de bois fut plantée sur sa tombe pour indiquer au voyageur solitaire l'endroit où repose sa dépouille mortelle.

Dans la nuit du 10 juin, les Yumas se glissèrent près du camp qu'on avait dressé non loin du Fort Yuma, réussirent à tromper la vigilance des sentinelles et enlevèrent avec une habileté qui leur est familière quinze mules et un splendide cheval appartenant à M. Bartlett, bien que les animaux fussent tous attachés à des arbres. Ce n'est que le lendemain matin qu'on s'aperçut du départ des animaux et de leur vol par les sauvages dont on voyait l'empreinte de leurs pas. Ordre fut immédiatement donné de se mettre à la poursuite des maraudeurs, on n'espérait pas pouvoir les empoigner et recouvrer les animaux, mais il pouvait se faire que, dans la précipitation de leur fuite, quelques mulets auraient pu s'échapper et on courait chance ainsi de les retrouver. On pourchassa inutilement les pillards. Ceux qui donnèrent après eux rebroussèrent chemin après une course de six à huit milles, car on ne pouvait aller plus loin avec sécurité, l'ennemi pouvant se cacher en embuscade et tomber inopinément sur les assaillants et en faire un mauvais parti. L'expérience a démontré l'inutilité de ces poursuites, car une fois que les sauvages ont pris les devants depuis trois ou quatre heures, il est presque impossible de les atteindre, vu qu'ils mènent leurs coursiers à toute vitesse. M. Leroux, dit Bartlett, est un ancien trappeur, chasseur et guide qui a passé vingt-cinq ans au Nouveau-Mexique; il a eu souvent à combattre avec les sauvages et à les poursuivre pour recouvrer des animaux qu'ils lui volaient. Il assure que le seul moyen de les atteindre en de tels cas, c'est de se munir de vivres pour plusieurs jours, et de suivre tout le jour leur piste sans trop accélérer la course du cheval. On doit s'arrêter la nuit, recommencer le lendemain la poursuite, au lever du soleil, et invariablement, le troisième jour on ne se trouve pas loin de l'ennemi; un chasseur expérimenté peut s'assurer de leur approche par la fraîcheur de la piste, etc. Il est alors nécessaire de procéder avec prudence et d'envoyer de l'avant des espions. Lorsque les indiens sont découverts, il faut se tenir à distance et agir suivant les circonstances;

on avise alors s'il vaut mieux les attaquer ouvertement ou attendre qu'ils soient campés pour la nuit, afin de les surprendre.

Le 2 juillet, la caravane campait au milieu du pays des Cocomaricopas et des Mipo. Deux vieux chefs entre autres firent leur apparition et reconnurent de suite Leroux comme étant le guide du colonel Cooke et de son bataillon lorsqu'il passa en 1847. Leroux reconnut à son tour l'un d'eux appelé Blanco, comme l'un des chefs qui commandaient les Maricopas, il y a vingt-cinq ans, avec lesquels un parti de chasseurs et de trappeurs du Nouveau-Mexique, dont il formait partie, eurent un sérieux engagement et faillirent tous perdre la vie. Le sachem indien se remémora de suite de ces faits lorsque Leroux les rappela à son souvenir.

Le reste du trajet se passa sans aucun événement extraordinaire. Leroux, comme le prouve le récit de Bartlett, continua à se rendre fort utile à l'expédition, la conduisant toujours dans des voies sûres et donnant des renseignements utiles sur une foule de choses, ce qui a valu à notre compatriote l'honneur d'être souvent mentionné dans l'importante relation de M. Bartlett.

IV

Ce fut le lieutenant Whipple qui fut chargé d'explorer la ligne du 35ème degré, qui traverse le Nouveau-Mexique, lorsque le gouvernement américain envoya six expéditions pour explorer à diverses latitudes les routes aboutissant au Pacifique. Cette ligne part du Fort Smith, suit la vallée de l'Arkansas, monte sur un plateau élevé adossé aux Montagnes-Rocheuses et se dirige vers le Rio Grande par le col de San Pedro. Au delà, le chemin projeté va franchir par un tunnel un col de la Sierra Madre, descend la rivière Zuni, le Colorado, suit la rivière Mohave et traverse la Sierra Nevada pour aboutir au port de San Pedro. Cette route n'a pas jusqu'ici été exécutée, ses avantages sont nombreux, mais les obstacles sont immenses et elle n'a pas encore trouvé grande faveur auprès du gouvernement américain.¹

Whipple était à Albuquerque, Nouveau-Mexique, le 7 novembre 1853, faisant les préparatifs de l'expédition dont il était chargé. Il consulta toutes les personnes et notamment F. X. Aubry, qui avaient traversé la route qu'il allait explorer, sans oublier An-

¹ *Le chemin de fer du Pacifique.* A. Langel.

toine Leroux, dont il obtint les services comme guide. Les renseignements de ce dernier étaient loin d'être favorables à la région qui s'étend entre Zuni et la rivière Colorado, mais comme personne n'avait encore parcouru toute la route désignée dans ses instructions, Whipple espéra pouvoir éviter les difficultés que les autres partis avaient eu à subir.

Leroux qui avait parcouru le pays plus d'une fois, fut d'une grande utilité à l'expédition et le lieutenant Whipple le reconnaît pleinement dans son rapport. C'était lui qui était chargé de faire des reconnaissances ; il s'éloignait alors de plusieurs milles de l'expédition, cherchant les routes qui offraient le plus de sécurité et les endroits le mieux fournis d'herbe et d'eau, souvent rares dans ces régions. Le 23 novembre, l'expédition traversa le pays des Moquis ; quelque temps auparavant ces indigènes s'étaient joints en nombre considérable aux Mexicains pour combattre les Navajoes, mais Leroux assura à Whipple qu'on exagérait en prétendant que leurs forces se montaient à 1000 guerriers en cette circonstance. Les Navajoes étaient plus nombreux. Suivant des écrivains américains, Gregg et Thompson, leur nombre s'élevait de 8 à 10,000 âmes. Mais, d'après Leroux, on y comptait moins de 1,000 guerriers et la population totale était de pas plus de 5,000 âmes.

Le 15 décembre, le Lieut. Whipple alla en reconnaissance avec une nombreuse suite. Il traversa le Colorado Chiquito et suivit sa rive gauche à travers une magnifique vallée couverte de cotonniers. Il atteignit une autre petite rivière dont le lit était fort asséché et qui se gonflait seulement à la fonte des glaces. Suivant Leroux, le castor abondait en haut de la rivière, mais les trappeurs ne s'y aventurèrent que rarement, vu le grand nombre d'indiens hostiles qui rodaient dans le voisinage.

Le 17 décembre, l'expédition arriva au pied de la Montagne San Francisco, aux flancs volcaniques et couverts de bois touffu qui couronne même son sommet, lequel est assis sur une masse énorme de granit ; près du centre de la montagne se dressent des pics coniques fort élevés. Les voyageurs se mirent à la recherche de l'eau dont on manquait depuis trois jours en longeant la base de la montagne. Après une course de sept milles, on trouva une source abondante d'eau dont les filets d'argent sortaient du flanc de la montagne et allaient arroser une magnifique prairie. On l'appela en l'honneur du découvreur *Leroux's Spring* (Source Leroux). Ce dernier y avait conduit le Capt. Sitgreaves deux ans auparavant, mais ils'y était rendu par une route différente en suivant la base nord et ouest de ces monts escarpés.

Dans son journal de voyage, à la date du 18 décembre, le lieutenant Whipple raconte que lorsque Leroux vint à cet endroit avec le Capt. Sitgreaves, les collines étaient couvertes d'une nuée de sauvages, qui leur firent toutes sortes de démonstrations hostiles. Mais cette fois, on n'en vit aucun. La neige ne portait que l'empreinte des pas des animaux sauvages, qui offraient un gibier abondant. Satisfaits des résultats de l'exploration, les voyageurs rebroussèrent chemin pour aller rejoindre la caravane. En traversant une magnifique vallée, ils découvrirent un petit ruisseau, qui formait probablement l'embranchement principal du Rio Verde. ¹ On campa à six milles de *Leroux's Spring*, la neige était plus rare qu'en d'autres endroits sur la colline élevée où l'on avait fait halte. Leroux croyait distinguer de cet endroit dans le lointain les pics bleus des montagnes.

Aux Etats-Unis, en Angleterre et dans beaucoup de pays du nord, la fête de Noël est l'objet de grandes réjouissances et si jamais le *home* bien aimé est gai, pétillant de bonheur et témoin de doux amusements, c'est bien ce jour là. Les papas sont alors d'une générosité exemplaire, les cadeaux abondent, toutes les figures sont épanouies, sous la chaumière du pauvre comme sous les toits dorés, tout respire le bonheur et le contentement. Whipple et ses compagnons voulurent fêter à leur manière la veille de Noël dans la solitude lointaine où ils se trouvaient. Près du camp, se dressaient des pins énormes et isolés couronnés d'une épaisse chevelure; la flamme embrasait en peu de temps toute la feuillée et allait lécher jusqu'aux dernières brindilles, puis s'éteignait en laissant échapper des myriades d'étincelles. Quelques indiens Navagoes égayèrent les assistants par une danse à leur façon, puis les mexicains chantèrent des pastorales suivant leur usage traditionnel à cette fête qui leur est aussi particulière. Un domestique de Leroux, un indien et un muletier, deux vrais troubadours, improvisèrent un chant de circonstance dans lequel ils disaient sans la moindre gêne ce qu'ils pensaient des personnes présentes; cet amusement est, paraît-il, en vogue au Nouveau Mexique et dans la Californie.

Le 22 février, la caravane commença à pénétrer dans un ravin et en même temps des sauvages apparurent de tous côtés. Les uns

¹ Whipple dit que Leroux avait baptisé cette rivière Rio San Francisco du nom de la montagne au pied de laquelle elle coule, et c'est le nom qu'elle porte dans le rapport du Capt. Sitgreaves. Il ajoute que les premiers explorateurs espagnols lui avaient donné le nom de Rio Verde, qu'elle conserve encore parmi les Mexicains et sur les cartes contemporaines et que, comme il y a un affluent de la Gila ayant ce nom de rivière San Francisco, il serait bon, pour éviter la confusion, de lui rendre le nom originare.

étaient armés, d'autres ne l'étaient pas, et ils auraient pu faire un mauvais parti aux voyageurs, si ceux-ci n'avaient pas pris soin dans leurs rencontres précédentes de se les concilier. Le chef de ces indiens appelés Pai-tites, précédé de Leroux, qui connaissait bien leur langage, vint rendre ses hommages aux explorateurs, suivi d'une cinquantaine de ses guerriers. Le 25 du même mois, les explorateurs en traversant la vallée Mohave le long du Rio Colorado, firent rencontre d'une nombreuse procession de sauvages, qui vinrent les saluer, leur chef en tête. Il y eut échange de présents, on acheta des indigènes du blé-d'inde et de la farine, puis il y eut un concours de tir, mais les carabines l'emportèrent sur les flèches. Ces sauvages étaient des Cuchans. Suivant Leroux, jamais un parti d'étrangers n'avait pu passer au milieu de cette tribu sans être attaqué. Les Cuchans semblèrent fort intelligents et surent se rendre agréables à l'expédition.

Le 9 mars, les explorateurs étaient encore sur les bords de la Rivière Colorado. Des vapeurs d'un faible tirant transportaient alors des vivres pour les troupes américaines jusqu'au fort Yuma et Leroux qui, bien des années auparavant, avait chassé le castor sur cette rivière, affirmait relativement à la navigation du Colorado que de Fort Yuma à l'embouchure de Rio Vigni il semblait y avoir un chenal profond et qu'il n'y avait pas de rapides.

Le Dr. Bigelow était attaché comme botaniste à cette expédition et, dans son rapport, il reconnaît qu'il doit à Leroux plus d'une information. Il en parle comme d'un homme fort expérimenté et qui a eu plus d'un combat sanglant avec les sauvages de la vallée de Zuni.

V

Leroux se rendit lors de ce voyage jusqu'en Californie, puis il repartit pour le Nouveau Mexique au milieu de mai 1854, de Pueblo Los Angelos. Il avait fait d'ailleurs plus d'une fois ce voyage, ce marcheur infatigable, toujours prêt à entreprendre des courses aussi longues que périlleuses.

Comme nous l'avons dit plus d'une fois, Leroux n'était pas un voyageur ordinaire et les expéditions topographiques envoyées par le gouvernement américain pour explorer les routes américaines ont souvent profité de son esprit d'observation et de ses nombreuses informations sur tout ce qui pouvait les intéresser. Ainsi lors de son retour au Nouveau Mexique en 1854, il tint un journal de son voyage en français et le Lieutenant Whipple, aidé de M. Thomas

Ewbank et du Professeur Wm. W. Turner, dans leur rapport spécial sur les tridus indiennes habitant le pays qu'ils parcoururent, ont cru devoir l'analyser et même publier intégralement une certaine partie de sa narration. Elle a, de droit, place dans cette biographie.

Mai 16. 1854. J'ai laissé ce matin Rio Gila et campé sur le Rio Salado.

Mai 17. Campement sur le Rio San Francisco. Depuis le dernier campement jusqu'ici, chemin montueux et rocailleux ; bois, herbe et eau en abondance. Durant la journée nous avons vu et examiné les ruines de plusieurs villages indiens abandonnés.

Mai 18. Campement sur le Rio San Francisco. Aujourd'hui, chemin assez bon, bois abondant, eau splendide et herbe fort riche. Le bois comprend le noyer, le cotonnier, le locustier, le sycomore et le saule.

Mai 19. Campement sur le San Francisco. Le chemin est très bon, mais nous avons été obligés de traverser la rivière à gué environ dix fois. Bois, eau et herbe en abondance.

Mai 20. Campement sur le San Francisco. Chemin montueux et rocailleux, mais on peut y voyager encore assez facilement. Eau splendide, herbe abondante ; cotonnier, frêne, sycomore en quantité.

Mai 21. Campement sur le San Francisco. Ce matin, nous avons été frappés de la beauté de plusieurs ruines, qui sont probablement celles de quelque ville indienne ; elles sont au centre d'une vallée ouverte. Les murs de la principale bâtisse, formant un long carré, ont en quelques endroits une hauteur de vingt pieds et une épaisseur de trois pieds, elles ont à certaines places des embrasures comme celles d'une forteresse. Les murs sont construits aussi régulièrement que ceux d'aucune bâtisse érigée par des peuples civilisés ; à en juger par l'état des pierres, ces ruines doivent être vieilles de plusieurs siècles (elles peuvent être celles de quelque ville Montezuma). Des amas de vases brisés et pétrifiés sont répandus dans toutes les directions. Il y a près du camp les ruines d'un autre village indien. Ces ruines démontrent que ce pays a été autrefois cultivé. Quels étaient ses habitants et ce qu'ils sont devenus, il est difficile de le dire. Le chemin est montueux, mais l'accès en est partout facile. L'herbe et l'eau sont en abondance.

Mai 22. Campement sur le San Francisco. Chemin très montueux, mais praticable ; il y a beaucoup de bois et d'eau. Aujourd'hui nous avons monté et descendu à pied deux montagnes élevées qui ressemblaient au col des Alpes. Nous campons sur l'élévation d'une magnifique vallée ; la rivière est à notre gauche, de gigan-

tesques montagnes de roc s'élèvent de chaque côté et à nos pieds il y a des arbres centenaires.

Mai 22 et 23. Campement sur le San Francisco. Bon chemin, herbe, bois et eau en abondance. Dans la nuit du 22, nous avons été attaqués par quelques indiens appelés les Tontos de la nation Yampai. Bien que bon nombre de flèches nous aient été décochées; ni les hommes ni les animaux n'ont été blessés.

Mai 14. Campement sur le petit ruisseau. Nous avons laissé ce matin Rio San Francisco. Le ruisseau sur les bords duquel nous campons court entre deux chaînes de montagnes rocheuses très escarpées. Nous avons traversé dans l'après-midi une montagne haute d'environ 1500 pieds, l'ascension s'est faite en deux heures.

Le ruisseau sur lequel nous campons est un tributaire du Rio San Francisco et il s'y jette en venant de l'est. Le chemin est assez bon, l'herbe, l'eau et le bois abondent. La région que nous avons traversée est presque toute couverte d'anciennes ruines.

VI

La route du 38ème et du 39ème degré de latitude fut explorée par le malheureux Capitaine Gunnison, qui, dans une rencontre avec des indiens, périt avec plusieurs de ses compagnons; sa tâche fut terminée par le lieutenant Beckwith, qui explora l'intérieur du Grand Bassin, et reconnut ensuite la ligne qui unit le Grand Lac Salé à la Sierra Nevada. La route du 33ème degré ne mérite pas de fixer longtemps l'attention au point de vue de l'établissement du chemin du Pacifique; les passages des Montagnes Rocheuses y sont de beaucoup plus élevés que sur les routes septentrionales et elle ne rachète son infériorité par aucun avantage particulier. ¹

L'expédition du Capt. Gunnison eut Leroux pour éclaireur durant une partie assez longue du trajet. Ce dernier rejoignit l'expédition dans la vallée de Taos, le 20 août 1853, alors qu'elle avait franchi le Rio Grande Del Norte. L'infortuné Capitaine, parle de Leroux dans son rapport comme d'un "guide expert et bien connu."

Le 27 août, l'expédition arriva près de la base des montagnes qui s'élèvent sur la ligne est de la vallée San Luis; le sol était sablon-

¹ A. Langel. *Le chemin de fer du Pacifique.*

neux, mais bien moins que durant les deux jours précédents. Deux ruisseaux serpentaient la prairie et ça et là on remarquait des touffes d'herbe. On fit une reconnaissance à 13 milles du camp, et l'on trouva une magnifique prairie, qui s'étendait depuis le pied de la montagne jusqu'au loin dans la plaine, elle était arrosée par un magnifique ruisseau dont l'eau limpide jaillissait des flancs de la montagne et qui fut appelé *Leroux's Creek*.

Le 8 septembre, il fallut traverser Grand River et faire de longs détours pour éviter les ravins et Leroux alla de l'avant pour aller examiner la route. Le 14, on atteignit un point (*Cedar Creek*) où Leroux avait découvert sous un roc dans un ravin couvert de buissons une source d'eau froide et rafraîchissante; on s'y approvisionna d'eau. Quelques bandes de sauvages viurent visiter le camp, dans la journée du 16, mais on les expulsa à cause de leurs importunités. Cela ne les empêcha pas de bivouaquer à quelques verges seulement du camp; ils continuèrent leur tapage infernal et la caravane n'était guère plus en sûreté qu'auparavant. Au grand regret de Leroux ils l'avaient reconnu, mais il ne leur témoigna ni crainte ni défiance, bien qu'il eut autrefois tué l'un de leurs chefs, qui avait essayé de lui voler son cheval. Bien plus, il alla partager le feu de leur bivouac comme leurs couvertures, fuma la pipe avec eux, et passa toute la nuit avec les chefs.

Le 18 septembre, Leroux alla de l'avant avec plusieurs hommes de l'expédition pour leur indiquer la meilleure route à suivre pour se rendre au chemin espagnol (*Spanish trail*). Il revint au camp le 22 après avoir terminé son engagement et partit immédiatement avec trois compagnons pour retourner au Nouveau Mexique. Il comptait voyager beaucoup devant la nuit et espérait que son tact et sa connaissance du pays lui permettraient de passer heureusement à travers les bandes d'indiens qui demeuraient le long de la route.

Ici s'arrêtent brusquement nos renseignements précis sur Leroux. Nous pouvons ajouter seulement que Mgr. Lamy, le dévoué évêque de Santa-fé, dans une lettre qu'il nous a fait l'honneur de nous adresser en date du 10 septembre, parle de Leroux comme "d'un excellent homme, estimé de tous ceux qui le connaissaient et dont la vie offre des détails fort intéressants." L'un de ses fils, M. John Leroux demeure près de Los Vegas, au Nouveau Mexique. L'intrépide montagnard qui a passé toute sa vie au milieu des grandes scènes de la nature, a terminé il n'y a pas bien longtemps sa carrière aventureuse, laissant pour tout legs, comme le héros de Cooper, sa carabine, sa carnassière et sa poire à poudre.

JOSEPH TASSÉ.

LA HACHISCH.

Le Chanvre Indien (*Cannabio indica*) ou Hachisch, mot qui veut dire Herbe par excellence, est une plante sur laquelle on a écrit beaucoup dans ces dernières années, mais qui cependant est encore peu connue, surtout en Canada. Elle n'était pas ignorée des anciens qui n'en connaissaient guère que les propriétés physiologiques. De temps immémorial, elle fut en usage dans les Indes et la Perse, comme objet de volupté et tous ceux qui ont visité l'Orient savent jusqu'à quel point l'usage en est répandu chez les Arabes où elle est devenue un besoin non moins impérieux que les alcooliques chez les peuples de l'Europe. Cette plante est commune dans l'Inde et l'Asie méridionale où elle vient sans culture. Depuis quelques années elle est cultivée sur une assez grande échelle dans les Etats-Unis de l'Ouest qui en livrent au commerce un excellent extrait.

Le hachisch ressemble au chanvre ordinaire qui croîtrait dans quelque terre maigre et infertile ; la principale ou unique différence qui existe entre eux est dans la tige qui, dans le hachisch, a une hauteur de trois pieds au plus. Les feuilles, qui fournissent l'extrait dont on se sert, sont opposées, pétiolées, à cinq divisions profondes et aigues. La racine est pivotante comme celle du chanvre ordinaire ; les branches sont alternes.

Le hachisch produit sur l'homme sain des effets extraordinairement remarquables. A doses modérées, il met tous les sens dans un état d'exaltation inouïe, un monde nouveau semble se révéler, un bien-être, une douce chaleur s'emparent de l'individu, il y a à l'épigastre un léger frémissement nerveux, aux tempes une douce pression ; les jambes sont le siège de certaines inquiétudes qui font bientôt place à un sentiment de force exagérée ; sur la figure se répand un air de béatitude et d'exécution, qui se décou-

vrent au premier abord ; les yeux sont brillants et pleins d'expression. La tête est bientôt en ébullition ; les idées se précipitent comme un torrent, elles s'accroissent, se succèdent, s'enchaînent, comme un tissu de perles riches et brillantes, le langage devient plus vif, plus imagé, plus passionné, la mémoire est plus sûre et plus étendue, le jugement est plus prompt sans être moins sain ; les images les plus fortes, les plus saisissantes apparaissent à l'esprit comme des météores brillants dans un ciel enflammé, le cœur se dilate et la conversation devient d'un charme infini. Une propriété très constante est celle d'exalter les idées dominantes de celui qui est sous l'influence, de lui faire voir les projets les plus hasardeux se réaliser comme par enchantement, d'aplanir les difficultés les plus insurmontables et de lui faire goûter, d'une manière anticiper la possession d'un bonheur sans mélange. Une chose cependant trouble le fond de la pensée, c'est l'appréhension de voir cet état de félicité s'évanouir, comme un rêve doré. On se rappelle la description que fait Alexandre Dumas, dans *Monte-Christo* ; eh ! bien ce récit se rapproche beaucoup de la vérité quand aux sensations possibles qui sont l'effet du haschisch. Les illusions d'optique et d'acoustique sont fréquentes ; elles consistent surtout dans l'exagération ou la perversion des sensations perçues, le bruit d'un timbre de pendule, par exemple, résonnera à l'oreille, comme une note de musique agréable, un portrait médiocre paraîtra un chef-d'œuvre, et ce vice d'appréciation est toujours dans le sens de l'admiration exagérée.

On comprend qu'une substance qui exerce une si énorme influence sur l'encephale et le système nerveux a dû être expérimenté dans une foule de maladies ; les médecins Anglais pratiquant dans l'Inde en ont fait de pompeux éloges, tandis que les français, entr'autres M. Moreau de Tours qui l'a beaucoup employé, ne partagent pas le même enthousiasme. Il est certain toutefois que le Hachisch produit les meilleurs résultats, dans certaines affections mentales, entr'autres l'hypochondrie et l'hystérie, et j'ai pu moi-même constater par des expériences personnelles, que dans cette dernière maladie il est souvent d'une admirable efficacité.

Inutile de dire que l'habitude du Hachisch exerce à la longue, sur l'économie une action aussi funeste que l'opium et les alcooliques ; l'affaiblissement intellectuel, l'habitude en sont la suite inévitable ; ainsi cette plante qui est un bienfait pour l'humanité, peut lui être très nuisible, comme beaucoup d'autres du reste, par l'abus qui finit par remplacer trop souvent l'usage modéré.

DR. L. J. P. D.

SOUVENIR.

MON AMI A. F.

Qui donc vous rouvre en nos cœurs presque éteints
O lumineuse fleur des souvenirs lointains ?

Victor Hugo.

L'ombre sur la vallée a déroulé ses voiles
Comme un noir vêtement :
La nuit est calme et pure ; et mille et mille étoiles
Tremblent au firmament.

C'est l'heure parfumée où s'abattent les anges
Au berceau de l'enfant ;
L'heure où l'insensé vole à ses plaisirs étranges
Si pleins de fiel souvent ;

C'est l'heure d'amour, où chaque épi doré tremble
Aux baisers d'Avril ;
Où dans un long soupir, la terre entière semble
Se rapprocher du ciel.

Le vent ne tresse plus, de sa suave haleine,
Les cheveux de l'ormeau,
Ne fait plus babiller la lyre éolienne
Du mobile rameau.

L'écho ne redit plus la plainte de la rame
Sur le flot infini ;
L'oiseau ne chante plus sa douce épithalame
Sur le bord de son nid.

Le limpide ruisseau dont la voix est si douce
 Sous les sapins du val,
 Ne fait que par moments soupirer sur la mousse
 Ses gouttes de crystal.

La rivière endormie où mon vieux logis mire
 L'angle de son toit blanc,
 Ne laisse plus chanter, harmonieuse lyre,
 Son flot étincillant.

Plus de bruits maintenant dans la nature immense :
 Au hameau tout s'endort,
 Au hameau tout sommeille et repose en silence.....
 Et moi..... je veille encor.

Moi, penché, tout pensif, à ma fenêtre ouverte
 Aux parfums de la nuit,
 Je contemple le long de la berge déserte
 Le flot muet qui fuit ;

Moi, le front dans ma main, abîmé sous le charme
 D'un rêve caressé
 Qui met sous ma paupière une brûlante larme,
 Moi, je songe au passé ;

Moi, mon ami, je songe à ces beaux jours de rose
 Où, la main dans la main,
 Nous cheminions tous deux, sans un souci morose,
 Dans le même chemin !

St François de la Beauce, 29 août 1871.

W. CHAPMAN.

LA MORTALITÉ DES ENFANTS.

Les enfants sont un héritage qui vient du Seigneur ; la fécondité est une récompense.

Ps. 126, v. 4.

L'Eglise prend l'enfant dès sa naissance et l'élève à la dignité de chrétien par le sacrement de baptême. Dès que les facultés de son âme commencent à se développer, elle impose à ses prêtres, aux parents, aux instituteurs, à tous ceux qui en sont chargés, le devoir de lui inculquer ces principes de morale et de religion qui lui permettront d'atteindre la fin pour laquelle il a été créé. Si, par négligence, faiblesse ou ignorance, on a laissé croître chez l'enfant les germes du vice, elle s'attache avec une sollicitude maternelle, à déraciner dans son cœur cette végétation malsaine qui ferait plus tard son malheur dans cette vie et plus encore dans celle de l'autre monde.

Certes, l'éducation morale doit tenir la première place dans les préoccupations de tous ceux qui sont chargés des enfants. La mission du prêtre est de seconder par ses propres efforts les parents, les instituteurs, tous ceux à qui a été confiée l'éducation morale des enfants, de leur faire connaître les devoirs que leur état leur impose, de leur donner des règles de conduite, de leur conseiller les moyens enseignés par la Sagesse Eternelle, et de surveiller leur application.

Mais l'âme étant unie au corps par des liens mystérieux, le développement physique de l'enfant doit aussi faire partie de son éducation. La médecine a pour but de veiller à ce développement physique, de donner les règles propres à la conservation de la

santé, et de soulager et guérir les souffrances et les maladies inhérentes à l'existence. La mission du médecin est donc de seconder les efforts des parents pour atteindre ce but, de leur faire connaître les règles d'hygiène qui se rattachent à ce sujet, de leur conseiller les moyens enseignés par l'expérience pour vaincre la maladie et de prêter son ministère auquel il a dû se préparer par des études sérieuses pour surveiller leur application. Cette mission pour être moins élevée que celle du prêtre, puisqu'il y a entre elles toute la différence qui sépare les choses du ciel de celles de la terre, est pourtant noble puisqu'elle a pour fondement la science et pour but le bien de l'humanité. Dans les premiers mois de l'existence, le développement physique prédomine sur le développement moral, puisque l'enfant jouit d'une vie purement végétative. Aussi les règles d'hygiène qui se rattachent à l'enfance prennent alors une importance capitale. Lancé tout-à-coup dans un milieu nouveau, exposé à tous les agents intérieurs et extérieurs tendant à le détruire, l'enfant succomberait certainement dans cette lutte s'il n'était secouru par les moyens que l'instinct et l'expérience enseignent de mettre en usage. Mais combien se trompent sur la nature de ces soins! combien par négligence, par faiblesse, par ignorance, sèment dans le sein des enfants les germes de la maladie! Ces affections progressent lentement, minent peu à peu les forces de la vie, ou éclatent tout-à-coup portant dans le sein des familles la désolation et la mort.

N'est-il pas important de prévenir, s'il est possible, ces funestes conséquences en signalant les causes d'une mortalité si considérable parmi les enfants? Le pays a besoin d'une race forte et vigoureuse pour développer toutes ses ressources. En outre, dans la société domestique, les enfants sont la source des joies les plus pures, le lien d'affection le plus fort entre le père et la mère, la sérénité, la lumière, la vie de la maison, une source de bénédictions pour les familles, un don précieux du Tout-Puissant. Il ne sera donc pas inutile d'appeler de nouveau l'attention sur ce sujet en indiquant quelques-unes des causes de la mortalité des enfants et en proposant quelques moyens de la diminuer.

I

Cette mortalité est considérable dans notre ville. La mort a fait à Montréal depuis 1855, c'est-à-dire depuis 16 ans, cinquante-six mille cinq cent quinze victimes dont 8,105 hommes, 8,316 femmes

soit 16,421 adultes et 21,081 enfants du sexe masculin et 19,013 du sexe féminin, en tout 40,094 enfants au-dessous de 12 ans. Nous voyons donc par ces statistiques publiées par le journal le *Nouveau-Monde*, que près des trois quarts de la mortalité se compose de jeunes enfants.

Cependant, ce fait d'une mortalité en apparence si considérable ne doit pas trop nous étonner. Dans tous les pays et sous tous les climats, les enfants sont sujets à une mort prématurée, et les causes qui tendent à produire ce résultat agissent aussi ailleurs avec plus ou moins d'intensité. Peut-être qu'en Canada l'oubli de certaines règles hygiéniques est-il plus manifeste que dans d'autres pays, mais la comparaison est difficile et présente au point de vue actuel peu d'utilité.

On a publié des statistiques comparatives qui établiraient une différence vraiment énorme entre la mortalité des enfants dans notre ville et d'autres cités manufacturières de l'Angleterre et des Etats-Unis. Mais en faisant ces comparaisons, l'on n'a pas tenu compte de la proportion des naissances, ce qui peut expliquer jusqu'à un certain point cette différence de 3 pour 1 qu'on trouve, par exemple, entre Montréal et Boston. Probablement à cause de la moralité de notre population la proportion des naissances est bien plus considérable. Il faut donc nécessairement en tenir compte. On ne peut grouper les chiffres pour en tirer un résultat général sans entrer dans un grand nombre de considérations dont les éléments, dans un sujet si compliqué, font le plus souvent défaut. Aussi sans vouloir nous baser exclusivement sur des statistiques comparatives plus ou moins justes, examinons le fait de la mortalité tel qu'il se présente sous nos yeux.

Quelles sont les maladies qui exercent le plus de ravages pendant l'enfance? Quelles en sont les causes? Ces dernières sont-elles susceptibles d'être évitées? La réponse à ces questions aidera peut-être à trouver la solution de ce problème.

C'est au moyen des statistiques que l'on peut arriver à connaître avec précision les causes de la mort, aussi exige-t-on à cet effet depuis quelques années un certificat du médecin. Avec le temps, ces statistiques forment une base sur laquelle on peut s'appuyer pour connaître les causes de la mort. Déjà par ce moyen, on peut arriver en ce qui regarde les enfants à des résultats assez satisfaisants.

En consultant ces statistiques et par les observations que le médecin est appelé à faire tous les jours par la nature de ses occupations, nous trouvons que le canal intestinal et le cerveau sont les principaux foyers des maladies chez les enfants. On peut dire

en général que près des trois-quarts des enfants succombent à des maladies du canal digestif, en y ajoutant les décès entrés sous le titre de dentition. Le reste se partage à peu près également entre les maladies du cerveau et toutes les autres causes, maladies des organes respiratoires, fièvres, scarlatine, petite vérole, etc.

Ceci ne s'applique pas sans aucun doute aux temps d'épidémie. Nous voyons donc que les maladies des organes digestifs et du cerveau jouent un rôle prédominant pendant l'enfance.

Parmi les causes qui tendent à amener ce résultat les unes sont capables d'être évitées et les autres ne le sont pas. Ces dernières dépendent de l'organisation même de l'enfant. Après la naissance, l'organisme inachevé poursuit son développement. "De nouveaux organes se forment, ceux qui existaient déjà se développent, se perfectionnent, se modifient, d'autres disparaissent, des sphères d'existence entièrement nouvelles se dessinent, d'abord celle de la vie aérienne, puis celle du monde sensorial et en dernier lieu celle du monde intellectuel." Le passage de la vie dépendante à la vie indépendante est graduel, mais cette période de transition, de développement et d'accroissement donne à la nutrition, aux fonctions digestives et assimilatrices une importance capitale. De là vient la grande disposition aux maladies de ces fonctions et de cet appareil. L'irritabilité et la sensibilité expliquent suffisamment la tendance aux maladies du cerveau. De là vient que dans toutes les contrées du monde, elles sont particulières à l'enfance. En outre, l'enfant exposé dans un grand état de faiblesse à tous les agents intérieurs et extérieurs capables de le détruire, doit nécessairement en subir l'influence et succomber après une résistance plus ou moins longue. La mortalité des enfants considérée sous ce point de vue physiologique est donc naturelle et inévitable. Malgré tous les soins hygiéniques, nous savons que leur organisation même, quoique disposée avec une sagesse admirable, souvent ne peut résister à ces causes de maladies.

Mais ce que nous savons aussi, ce que l'expérience de tous les médecins pourrait confirmer, c'est que loin de favoriser la nature dans son pénible travail de développement, on vient trop souvent l'entraver et le détruire. Avec quel soin cependant ne devrait-on pas éviter tout ce qui pourrait contrarier ou déranger ce travail. La vie, dit Bichat, est une lutte continuelle contre la mort. Mais doit-on rester chez l'enfant spectateurs impassibles de cette lutte? Certes non, cette frêle existence réclame des soins assidus, continuels et intelligents. Nous savons que la mortalité chez les enfants sera toujours considérable, mais nous sommes aussi profondément convaincu que l'application persévérante et intelligente des règles

d'hygiène qui se rattachent à l'enfance amènerait une diminution notable dans la mortalité. On doit chercher dans l'oubli, l'ignorance ou la violation de ces règles la cause du chiffre élevé de cette mortalité. Mais puisque le canal intestinal et le cerveau sont les organes les plus disposés à contracter un état morbide, les règles d'hygiène qui se rattachent particulièrement à ces deux fonctions doivent attirer une attention spéciale. Je me bornerai donc à signaler comme causes principales de la mortalité des enfants, les deux agents extérieurs qui agissent avec plus d'intensité sur le système digestif et cérébral, les aliments et les narcotiques. J'en ajouterai une troisième concernant plus particulièrement la pratique médicale par rapport aux maladies des enfants.

Sur l'avis de quelques personnes et dans le but de donner plus d'utilité pratique à ces quelques observations, j'ai cru devoir y ajouter sous forme de conseils aux mères sur les soins à donner aux enfants un résumé aussi court mais aussi clair que possible des principales règles de l'éducation physique des enfants. Tout imparfaits et peu développés que soient ces *conseils*, ils inspireront peut être à ceux qui les liront le désir de s'instruire sur ce sujet dans des ouvrages spéciaux dans lesquels ils trouveront le développement des raisons propres à les faire adopter dans la pratique.

II

On peut diviser l'enfance en trois périodes distinctes. La première s'étend depuis la naissance jusqu'à la dentition ; la seconde depuis l'éruption des dents jusqu'à la septième année ; la troisième depuis cette dernière époque jusqu'à l'âge de quatorze ans. Examinons les erreurs qui se commettent dans l'alimentation des enfants pendant les deux premières périodes de l'existence. Ces fautes contribuent certainement à augmenter la mortalité des enfants et par conséquent nos efforts doivent tendre à les faire disparaître.

Le passage d'une vie parasite à une existence indépendante dans laquelle les influences extérieures et le travail organique intérieur se trouvent changés tout-à-coup, doit exercer une si grande influence sur l'organisme que l'on conçoit facilement la fragilité de cette nouvelle existence. Maintenant si l'on considère comment les organes abdominaux sont organisés pendant l'enfance, on comprendra facilement que la moindre irritation produira des effets beaucoup plus considérables que la nature de la substance irritante pourrait le faire croire. L'enfant possède les mêmes organes que

l'adulte, mais la différence de leur structure, de leur apparence et de leur développement leur imprime un caractère particulier. La membrane muqueuse tapissant la cavité buccale, l'estomac et tout le tube digestif est épaisse et villose, plus sensible et plus vasculaire qu'à un âge plus avancé; le tissu en est plus mou et couvert de mucosités abondantes. Le foie est relativement d'un volume plus considérable que chez l'adulte. L'estomac placé presque perpendiculairement, au lieu d'être dans une position transversale, ne peut contenir que quelques onces à la fois.

On ne craint pas de détruire cette organisation délicate en donnant pendant toute la durée de l'enfance des aliments qui ne conviennent ni par la qualité ni par la quantité. On inaugure ce mauvais système dès le premier jour de la naissance. Si les cris, résultant de l'impression nouvelle des choses extérieures sur les organes de l'enfant, continuent trop longtemps, on considère que la faim en est la cause. On s'empresse par conséquent de préparer de la bouillie ou du *corn-starch*, on place l'enfant sur le dos et on le gorge de cette préparation. Son estomac encore peu accoutumé à cette distension soudaine se révolte et rejette le malencontreux aliment. Si cet effet n'a pas lieu, l'enfant est pris de colique et de diarrhée. Alors on lui donne quelque boisson spiritueuse ou préparation narcotique pour calmer ses douleurs. Il ne faut donc pas s'étonner si les enfants sont sujets aux coliques, aux spasmes, aux convulsions quelques jours après leur naissance.

On donne pour prétexte de cette conduite que la mère ne peut fournir l'aliment nécessaire à leur soutien. Un grand nombre de femmes en effet ne peuvent allaiter leurs enfants les premiers jours, mais la nature n'indique-t-elle pas les moyens à prendre? Si après cinq ou six heures de repos, la mère ne peut fournir l'aliment nécessaire, pourquoi ne pas donner quelques cuillerées à thé d'une préparation qui ressemblerait à l'aliment naturel, par exemple du lait affaibli? C'est la pratique recommandée par tous les auteurs sur l'hygiène des enfants. Même dans ces cas, le professeur Jörg recommande de ne donner rien autre chose que quelques cuillerées à thé d'eau tiède et il suit cette pratique sans aucun mauvais résultat à l'Hospice de la Maternité de Leipzig.¹

Après quelque temps, la mère devient capable de nourrir son enfant et c'est ce qu'elle fait ordinairement. Mais par malheur, elle ne se borne pas à lui fournir sa nourriture naturelle. Elle craint que son lait ne soit pas suffisant pour le soutenir et elle continue à lui donner en outre d'autres aliments. Comme elle juge de la qualité

¹ Maunsell and Evanson on Children, p. 38.

nutritive de la nourriture par sa consistance, elle y ajoute du pain, des biscuits, des farines de toutes sortes. Les coliques, la diarrhée, les vomissements sont la conséquence de ce régime diététique. Il est rare à Montréal de trouver un enfant nourri complètement au sein de sa mère. La nature indique pourtant que c'est pour lui la nourriture la plus convenable. Il n'arrive pas une fois sur cent que la mère ne soit pas capable de la lui fournir. Si ce cas se présentait, il faudrait imiter autant que possible l'aliment naturel, mais l'on ne devrait recourir à ce moyen extrême qu'après avoir bien constaté l'impossibilité de suivre les lois de la nature.

Il ne faut pas s'imaginer qu'un aliment solide doit nécessairement contenir plus de substances nutritives qu'un liquide. Ce n'est pas toujours le cas. Qu'est ce, par exemple, que l'*arrow-root*, le tapioca, le *corn starch*, etc. C'est tout simplement de l'empois. La farine de froment dépouillée par des lavages répétés de toutes les substances les plus nutritives donne une idée de la composition de ces aliments. Ces substances ne servent qu'à développer la chaleur dans l'économie, tandis que les principes albumineux dont on les a dépouillées par le lavage sont à peu près les seuls qui fournissent des matériaux propres à la restauration des organes.

D'ailleurs, quelque soit la qualité nutritive d'un aliment, si l'estomac ne peut le supporter, il produira un effet tout contraire à celui qu'on en attend. Un enfant de quelques mois ne peut digérer une nourriture végétale ou animale trop forte. L'état du tube digestif s'y oppose. Cela produit des dérangements nombreux dans la santé de l'enfant. La plupart des maladies des voies digestives sont dues à cette cause. On voit alors survenir les vomissements et la diarrhée. Les enfants perdent leurs forces, deviennent rachitiques et affectés d'une maigreur extrême. Si l'on n'appelle pas le médecin, on ne soupçonne pas la cause du mal. Voyant l'état de dépérissement et de faiblesse de l'enfant, on renchérit sur la qualité et la quantité des aliments jusqu'à ce qu'une maladie fatale vienne à se développer. Cette maladie qui a reçu des Anglais le nom de Weaning-Brash, arrive avant l'époque du sevrage lorsqu'on a donné trop tôt une nourriture solide à l'enfant. Combien de cas de ce genre ne rencontrons-nous pas dans notre pratique. Dernièrement encore, appelé dans une famille pour donner nos soins à un de ses membres, on nous montre un enfant de quelques mois réduit à la dernière extrémité. Son extrême maigreur, sa peau jaune et ridée, sa figure altérée, lui donnait l'aspect d'un véritable vieillard. Comme je m'y attendais, on m'apprit que le lait de la mère n'étant pas assez abondant, on lui donnait des bouillies, de la soupe, etc. et que malgré son dépérissement, il mangeait très

bien. Le jugeant trop faible pour pouvoir supporter aucun remède, je me contentai, comme la mère manquait de lait, de prohiber absolument toute autre substance que du lait affaibli. Quelques semaines après, le père vint à mon bureau. Eh ! bien, et votre enfant ? Mon enfant est gros et gras, il a les joues roses, sa santé ne peut être meilleure ; mais la mère demande quand elle pourra lui donner autre chose que du lait.—Cette expérience pourtant bien probante ne l'avait pas encore guéri de la manie de gorger l'estomac de ses enfants de substances indigestes.

Le Dr. Clarke ¹ observe avec raison : “ Rien n'est absurde comme l'idée que dans la première période de leur existence, les enfants requièrent une variété d'aliments : la nature ne leur en a préparé qu'un seul, et c'est une présomption de prétendre que le Créateur du monde s'est trompé et que l'ignorance de l'homme soit capable de le corriger ou d'améliorer ses œuvres ”

Cette pratique amène en partie tous les mauvais résultats que l'on voit survenir lorsque par nécessité ou autrement l'enfant est entièrement supporté par des moyens artificiels. On sait qu'il est difficile d'élever des enfants de cette manière. Les autorités de la ville de Munich ayant ordonné aux parents dans tous les cas de décès d'enfants dans leur première année de déclarer si la mère avait allaité son enfant, les rapports démontrent que sur 100 décès, 88 ne l'avaient pas été. On peut voir par là le danger d'anticiper le temps marqué par la nature et de présenter à l'estomac des aliments plus substantiels qu'il ne peut en digérer.

Les dérangements d'intestins produits par une nourriture non appropriée aux besoins de l'enfant s'observent si fréquemment que plusieurs auteurs les ont regardés comme la source unique de toutes leurs maladies.

Ettmüller dans son *Valetudinarium Infantile*, attribue les maladies de la première année à une altération particulière de l'appareil digestif, Harris regarde l'acidité des premières voies comme la cause principale des maladies des enfants, et Sydenham les attribuait en grande partie à cette cause jointe à la faiblesse. ²

Mais, demandera-t-on, à quelle période de la vie de l'enfant sera-t-il sage de faire un changement dans sa nourriture ? La nature elle-même nous offre un signe très facile à reconnaître. L'état plus ou moins avancé de la dentition fait voir assez exactement la condition du tube digestif et la sortie des dents indique que l'enfant demande une nourriture un peu plus substantielle. Il ne

¹ Commentaries p. 58. Dewees on Children p. 163.

² Maunsell et Evanson. Note p.,93.—

s'en suit pas que l'enfant peut alors digérer toute espèce de nourriture. Au contraire on devrait surveiller avec soin l'administration de toute substance nouvelle. Si un changement de régime chez l'adulte produit si souvent des dérangements du canal alimentaire, à quoi ne doit-on pas s'attendre chez l'enfant dont l'organisation est si délicate. Il faudrait donc n'employer que les aliments les plus légers, en petite quantité et avec les précautions convenables. C'est la négligence de ces points importants dans l'hygiène de l'enfant qui produit ces maladies auxquelles on voit la plupart succomber. Nous sommes persuadé que si une nourriture convenable, c'est-à-dire en général celle de la mère, était *seule* fournie à l'enfant pendant les premiers mois, l'effet de cette mesure se ferait sentir bientôt par la diminution de la mortalité.

III

Mais si les erreurs que l'on commet pendant la période de l'allaitement sont très préjudiciables à la santé des jeunes enfants, c'est à l'époque du sevrage que l'on voit surtout survenir les résultats les plus désastreux. Ce moment est toujours regardé avec raison par les mères de famille comme une époque critique pour l'enfant. L'observation démontre la justesse de leurs craintes et les statistiques établiraient l'augmentation de la mortalité. Lorsque la mère ne se trouve pas dans la nécessité de sevrer son enfant par quelque accident imprévu, et qu'elle peut choisir le moment où la santé de son enfant, l'état du canal alimentaire et la saison de l'année indiquent une époque favorable, le danger diminuerait beaucoup si l'on suivait certaines règles hygiéniques négligées par la plupart. Il n'est pas étonnant que cette époque de la vie de l'enfant soit aussi fatale pour lui, lorsque l'on voit les erreurs qui sont commises tous les jours par les parents. Combien répondent à la question qu'on leur adresse sur la nature des aliments donnés à leurs enfants : Il mange comme nous ! C'est-à-dire qu'avant d'avoir été tenu jusque-là en grande partie à une diète lactée, on le laisse ingérer toutes espèces de substances de digestion plus ou moins facile, dont l'adulte lui-même a quelquefois de la difficulté à se rendre maître. L'estomac, on le sait, s'habitue à digérer les substances sur lesquelles il agit ordinairement et tout changement de nourriture, même chez l'adulte, occasionne quelque dérangement dans ses fonctions. A plus forte raison en est-il ainsi pendant l'enfance où il existe une prédisposition marquée pour les maladies des membranes muqueuses. C'est une erreur que com-

mettent beaucoup de personnes de donner aux enfants une fois sevrés une nourriture trop forte pour leur estomac encore faible. Le régime diététique ne devrait pas se composer principalement de substances animales, comme il arrive trop souvent. Il est rare que les enfants aient un goût prononcé pour ces aliments et une nourriture végétale paraît leur convenir bien mieux. Avant la dentition, l'enfant ne devrait manger aucune substance solide. Même après cette époque et jusqu'à sept ans, le lait matin et soir et un peu de viande à midi sont les aliments qui conviennent le mieux.

Malheureusement on leur donne les aliments les plus divers, les plus excitants quelquefois, tels que, corps gras, mets épicés, pâtisseries, etc. C'est à cette époque ainsi que pendant la saison où les maladies des voies digestives règnent avec le plus d'activité, qu'on étale sur les marchés et ailleurs une quantité de fruits, arrivés à un état plus ou moins avancé de maturité, qui semblent exercer sur l'enfant une influence irrésistible. Un grand nombre sont chaque année victimes de l'imprévoyance des parents en permettant l'usage de ces substances indigestes.

Le résultat de ce régime diététique est de produire un appétit factice. On ne se contente pas de donner toutes ces substances utiles ou non, selon le caprice des enfants, mais encore on les laisse ingérer des unes et des autres en trop grande quantité. L'estomac s'habitue par la variété et la répétition trop fréquente de la nourriture à demander plus qu'il n'est nécessaire pour sustenter l'économie animale. Il est une loi de physiologie qu'on semble oublier : C'est qu'on est nourri par ce que l'on digère et non par ce que l'on mange. La partie absorbée est la seule qui peut servir à la nutrition de l'individu. En général, dans tous les âges de la vie, il y a plus de maladies causées par une nourriture trop abondante que par une abstinence prolongée. *Plus occidit gula quam gladius.* Cette proposition est surtout vraie pour les enfants.

On sait que la glotonnerie n'est pas un de leurs moindres défauts. La variété des mets qu'on leur laisse prendre, stimule leur estomac à se remplir outre mesure. Ce repas copieux est suivi d'un lourd sommeil. Il est d'autant plus difficile de détruire cette habitude qu'elle a commencé dès le premier âge et que sa durée a été plus longue. Malgré cet appétit féroce, l'enfant dépérit à vue d'œil. Les parents, la plupart du temps n'en soupçonnent pas la cause. La quantité des aliments devrait être laissée à la discrétion des parents, non pas à celle de l'enfant qui n'en a point encore assez pour régler son appétit sur ses besoins.

Ce défaut en amène un autre. Il est aussi important sinon plus d'observer la régularité dans les repas que de faire attention à la qualité ou à la quantité des aliments. C'est encore là un des points sur lesquels on ne porte pas assez d'attention dans l'éducation de l'enfant. Les organes même les plus nécessaires de la vie, comme le cœur par exemple, possèdent leurs instants de repos et tous sont soumis à la même loi. Leurs forces se régénèrent alors et leurs fonctions s'accomplissent avec régularité. Mais il n'en est plus de même si à chaque instant du jour et même la nuit, l'estomac se trouve rempli d'aliments arrivés à un état plus ou moins avancé de digestion. La fonction qui s'accomplit se trouve d'autant plus troublée par cette nouvelle ingestion que la répétition en est plus fréquente.

Chacun a pu observer que dans beaucoup de familles, on est loin d'observer à cet égard les saines notions enseignées par la raison et l'expérience. Les enfants requièrent une nourriture plus fréquente que l'adulte parce que leurs fonctions s'exercent avec plus de rapidité, mais il serait facile d'augmenter le nombre des repas à heure fixe et de ne pas leur donner à tout moment des friandises ou autres aliments qui ne peuvent que détruire leur santé déjà trop disposée à s'altérer.

Ces trois erreurs dans la qualité, la quantité et le mode d'administration de la nourriture prennent toutes leur origine d'une même source. La faiblesse des parents est bien souvent la cause des malheurs qui viennent assaillir la famille. Si le caprice des enfants devient la règle de leur alimentation, il est certain que leur santé physique en souffrira pour ne rien dire de l'effet moral. Quand les parents ne résistent pas à leurs demandes importunes, ils se laissent bientôt conduire par leurs enfants. Il devient alors impossible de leur rien refuser. Sans doute, l'enfant possède comme l'adulte certaines répugnances auxquelles il faut porter attention. Mais il y a loin de là à vouloir satisfaire au dépens de leur bonheur, tous les goûts et les désirs de l'enfant. Pour arriver au but, il n'est pas nécessaire d'employer à tout moment un système de rigueur. Bien souvent, les enfants les plus battus ne sont pas les plus soumis.

Les corrections peuvent être quelquefois nécessaires, mais elles doivent être faites rarement, avec calme et modération. On ne devrait jamais rudoyer ni parler fort à un enfant. Combien n'avons-nous pas vu de parents administrer une verte correction à leurs enfants et quelques instants plus tard se rendre à leurs demandes. Ce n'est pas là le moyen de réussir. Ces enfants devien-

nent de vrais petits tyrans, font leur propre malheur, celui de leurs parents et le tourment de tous ceux qui les approchent.

Or comment éviter ces conséquences ? Comment réussir à régler les goûts et les désirs de l'enfant ? Comment lui faire accepter une nourriture saine et convenable, une nourriture destinée non pas seulement à flatter ses goûts dégradés, ses caprices d'un jour, ses appétits immodérés ?

Est-ce par la force brutale, est-ce par la seule raison, est-ce par l'unique sentiment de l'amour ? Certes, ce sont là de grands moyens, mais pour parvenir à ce but, il faut une force qui résume en elle toutes les autres, il faut l'autorité. Par l'emploi de l'autorité, mais d'une autorité calme, quoique ferme, ou plutôt calme parce qu'elle sera ferme, les parents dompteront la volonté de leurs enfants sans violence et sans rudesse. Cette force incomparable dirigée par la saine raison qui comprend les intérêts de l'enfant et inspirée par un amour véritable qui puise dans cet amour même la force de refuser et de faire accepter doit commencer à agir dès l'âge le plus tendre. Même avant que les premières lueurs de la raison se soient manifestées, le corps peut acquérir des habitudes vicieuses. Si dans la période de l'allaitement, on peut jusqu'à un certain point faire contracter à l'enfant des habitudes par rapport à ses besoins journaliers, à plus forte raison n'est-il pas possible de le faire lorsque ses facultés commencent à se développer ? C'est alors surtout, qu'il ne faut pas par de lâches complaisances introduire dans le sein de son enfant, le germe de la maladie et de la mort en voulant lui faire plaisir.

Cette autorité, Dieu l'a communiquée au père et à la mère. De même que pour le développement intellectuel et moral, la division ou l'opposition de l'autorité du maître et des parents détruit l'œuvre de l'éducation, de même cette opposition dans l'autorité du père et de la mère peut amener les plus funestes conséquences pour le développement physique de l'enfant. Que voit-on cependant tous les jours ?

Le père ou la mère refusent à leur enfant quelque chose qu'ils croient contraire à sa santé. L'autorité paternelle et maternelle vont-elles se soutenir mutuellement ? Plut à Dieu qu'il en fut toujours ainsi. Mais souvent alors une discussion amicale ou bruyante se fait entre les parents qui cherchent mutuellement à se faire revenir sur leur première décision. Et tout cela devant l'enfant qui apprend ainsi à compter sur la faiblesse de l'un ou de l'autre. Il est si jeune, il semble qu'il sera facile plus tard de réparer ces faiblesses. Ne vous y trompez pas, lorsque cette malheureuse habitude aura été une fois excitée chez votre enfant, il ne

sera pas si facile de la détruire. Vous direz alors comme tant de mères nous répondent lorsqu'on leur parle de la nécessité de régler la diète de leurs enfants : C'est impossible, il est trop tard.

Il n'est jamais trop tard, mais il est vrai qu'il faut déployer alors un degré d'énergie auquel bien peu de parents se sentent la force d'atteindre. Malheur alors à ces enfants qui sont destinés à mourir prématurément ou, encore pis, à traîner dans un corps languissant une existence ruinée au physique et au moral.

Malheur alors aux parents qui n'ont pas su user de l'autorité divine que Dieu leur avait communiquée !

D'après ce que nous venons de voir, est-il étonnant que les maladies des voies digestives jouent un rôle si prédominant pendant l'enfance ? Quelles sont les maladies qui font périr le plus grand nombre des enfants ? N'est-il pas reconnu que ce sont la diarrhée, l'entérite, le choléra des enfants, les convulsions ? Si l'on remonte aux causes de ces maladies que trouve-t-on ? Le plus souvent une nourriture non appropriée soit à l'âge, soit au développement physique de l'enfant.

Dr. G. GRENIER.

(A continuer.)

VALENTINE

NOUVELLE

TROISIÈME PARTIE

VIII

(Suite et fin.)

— Qu'a-t-il à se reprocher ? pensa Paul. Rien. Le malheur qui nous menace n'en est pas un pour toi. Il peut en accepter les bénéfices sans remords, mais moi, moi !

Il se dirigea rapidement vers le Breuil afin de voir Valentine. Elle se trouvait en ce moment dans le jardin et, en voyant son visage défait, sa démarche chancelante, elle accourut vers lui.

— Paul, dit-elle, vous êtes pâle ! Que venez-vous m'annoncer ?

— Ne le savez-vous pas ? répondit-il d'une voix tremblante. Ignorez-vous quelle catastrophe plane sur nous ?

Elle le prit par la main et le fit asseoir sur un banc de terre couvert d'herbe et élevé circulairement au pied d'un énorme platane. La chaleur était pesante. Juin étreignait la terre d'un baiser de feu. Elle avait pris une teinte jaune, elle était sèche et brûlée à la surface, comme si cette surface eût été déjà épuisée. Le sable des allées, que perçaient par places des brins d'herbes, des plantes parasites, miroitait crument aux endroits où il était nu, et embras-

sait l'air de réverbérations étouffantes. La fraîcheur des arbres s'immobilisait dans leurs branches, et aucun souffle de vent ne la répandait sur le sol embrasé. Parfois, un pinson solitaire traversait le ciel, en lançant dans le silence sa chanson courte et sonore. Puis une troupe de linots s'abattait avec de petits cris craintifs et mélancoliques sur quelque cime de pommier. Là, ils restaient tranquilles. La chaleur ajournait le souci de la nourriture. Les rapiettes sillonnaient les murailles, venaient s'enivrer, s'engourdir de soleil, puis disparaissaient entre les pierres. La cigale faisait entendre sa plainte monotone, régulière comme le tintement de l'heure qui s'enfuit. C'était un de ces jours lourds et solennels pendant lesquels la sérénité prend les apparences de la mort, un de ces jours qui font songer avec une sorte de volupté que les joies comme les tourments sont périssables, et qu'il faudra bientôt se mêler, poussière et lumière, au calme inaltérable de cette création qui se meut depuis des siècles d'après des lois éternelles.

— Valentine, dit Paul, je vous aime de toute mon âme et je dois renoncer à vous.

Elle fit un mouvement. N'osant interroger, elle attendit.

— Que penseriez-vous, reprit-il, de deux amants qui s'obstineraient à être l'un à l'autre en prenant un cercueil pour trait d'union ?

— Votre sœur ?

— Elle est condamnée.

— Oh ! elle vivra ?

— Que Dieu vous entende ? Aux premiers mots de son danger... Ecoutez-moi bien, Valentine, et priez pour moi. Aux premiers mots de son danger il m'a semblé qu'une force surhumaine me relançait dans la vie, qu'une voix sourde et profonde me criait : " va ! sois heureux ! Qu'importe ! Pense à toi. " Voilà mon crime ! Voilà le sombre abîme où je suis descendu. Et, depuis que mon âme y est plongée, je ne cesse d'implorer Dieu, de laver cette souillure par mes larmes, d'offrir en expiation tous les sacrifices capables d'effacer ma faute, de couvrir ce cri de la nature et de l'amour par les accents de la prière et du repentir.

— Paul !... Ah ! malheureux, revenez à vous. Votre sœur vivra.

— Oui, je l'espère... Le ciel ne m'accablera pas d'un châtiment si lourd. Périsse notre amour, Valentine, mais que l'existence de cette enfant soit sacrée. Notre amour, il est maudit ! Qu'est-ce donc que cette passion qui ne peut vivre que sur des ruines et à laquelle il faut tout immoler ! Savez-vous ce que j'ai été faire à Paris ? C'est

un secret qui me pèse et dont je vous dois l'aveu... J'ai été tenter la fortune à la Bourse...

— Vous !

— Oui... Et sachez tout : j'ai perdu cinquante mille francs !...

— Paul !

— Cinquante mille francs qui ne m'appartenaient pas !...

— On vous les a donc prêtés ? Qui ?

— Frédéric Mallet...

— Lui ! ah ! Paul !... C'est pour cela que vous êtes allé à Paris ! Et si vous aviez gagné ? vous auriez mis cet argent dans notre corbeille de mariage ! Vous aviez donc la tête égarée ?

— Hélas ! Nous étions trois associés. L'un est mort, l'autre est fou ; il ne reste que moi pour raconter la catastrophe...

— Et c'est Frédéric Mallet... Paul, il faut solder cette dette. Si votre mère apprenait jamais !... Mon père a confiance en moi. Cinquante mille francs, dites-vous ! je vais les lui demander.

— Vous ! Pour me les donner ! ah ! c'est le comble ! Je suis donc un misérable ! je puis écouter de pareilles propositions !

— C'est moi qui suis cause de cette folie, Paul ; c'est à moi de la réparer.

— Me croyez-vous déchu au point de ne pas me laisser la responsabilité de mes actions ?

— Mais que comptez-vous faire !

Paul mit la main sur ses yeux, et, d'une voix à peine articulée :

— Valentine, dit-il, vous êtes libre.

— Vous renoncez à moi ! dit-elle.

— Valentine, reprit-il, c'est à vous seul que je puis demander du courage, si je vous rends votre liberté...

— Est-ce pour reprendre la vôtre ?

— Moi, qu'en ferai-je ? Il est libre aussi, le malheureux sauvage seul et nu dans le désert. Ma liberté ressemblera à la sienne.

— Vous renoncez à moi ! répéta la jeune fille.

Puis, par un mouvement involontaire et spontanée, elle jeta ses bras autour du cou de Paul comme pour l'enchaîner à elle. Et, dans cet élan de tendresse, il y avait, comme pour en purifier l'effusion, une sorte de protection fraternelle et de dévouement infini.

— Ah ! c'est trop ! s'écria Paul en pressant la jeune fille sur son cœur. Vous m'aimez ! Fuyons ensemble !

— Fuir ! répondit Valentine avec un accent de dignité et d'étonnement.

Il la regarda, puis, d'un air profondément triste et résigné :

— Vous avez raison, reprit-il, je partirai seul, sans chercher à vous entraîner dans un exil où vous auriez tant de choses à regretter.

— Pourquoi voulez vous partir ?

— Pourquoi ? parce que j'ai à rougir devant vous, devant mon père et ma mère, devant moi-même. Oserais-je dire la vérité à votre père ? Et cependant je ne pourrais la lui cacher. Si Dieu conserve les jours de ma petite sœur, ce dont je le supplie à deux genoux et à mains jointes, il faudra recommencer une lutte impossible avec la fortune, et payer ma dette, d'abord. Que me reste-t-il à espérer ? Rien. Vos dons ?... Ah ! Valentine, assez de lâchetés, assez d'abaissements. Si je dois tomber, je veux tomber seul, sans qu'une femme partage ma chute.

Valentine sentait des larmes lui monter aux yeux, mais elle les retenait par de courageux efforts. Devant des faits si graves, elle comprenait qu'elle n'avait pas à répondre avec des larmes. Paul ne pleurait pas, lui ! On eût dit que la source des siennes était tarie. Ses yeux secs, sa physionomie bouleversée, ses gestes incohérents et désolés, contrastaient singulièrement avec la froideur et la netteté de son langage. On devinait qu'à force d'avoir pensé à sa situation, il en avait dégagé un résumé clair, inexorable. Il le détaillait à Valentine comme une chose apprise par cœur, gravée dans la mémoire par le fer impitoyable du destin. Paul avait tellement souffert en incrustant dans le vif de tout son être ces impérieuses nécessités qu'il éprouva une sorte de soulagement à les communiquer ; et elles étaient si dures, si froides, qu'elles éteignaient par leur contact tous les frissons d'amour qui passaient inaperçus et rapides dans le cœur de Paul.

— Vous ne partirez sans doute pas tant qu'il y a péril dans votre maison ? dit Valentine après un silence.

Paul écouta avidement ces mots, et ils le firent trembler de la tête aux pieds. Tout était fini. Valentine acceptait. Le sacrifice était consommé. Elle vit Paul prêt à défaillir, et lui dit :

— Notre tendresse mutuelle n'a été pour vous féconde qu'en douleurs. J'espérais mieux. Elle vous devient lourde, Paul, et vous me l'annoncez. Je vous rends donc votre parole. Allons, prenez courage. Vous croyez avoir à vous relever dans votre propre estime. Relevez-vous. Mes vœux vous suivront.

Il essaya de s'éloigner, mais ses forces le trahirent, et il fut obligé de se rasseoir dans le banc.

— Nous n'en parlerons plus, dit-il. Cela déchire. Quand ma mère sera rétablie, quand ma sœur sera sauvée et pourra occuper d'une façon plus digne que je ne l'ai fait la place que je vais laisser vide au foyer paternel, je m'en irai, j'irai chercher l'expiation et la réhabilitation, j'irai tenter de ne pas mourir. Pendant quelque temps, ne disons rien. Mes parents ont assez de soucis. Il ne leur en faut pas d'autres à présent. Quand je ne serai plus là, vous penserez quelquefois à moi, Valentine.

Il se leva, et, cette fois, il fit quelques pas en chancelant. Puis il revint.

— Ce sont nos adieux, dit-il. Suis-je encore digne que vous me donniez une poignée de main... comme à un ami ? C'est une aumône, mais celle-là, du moins, je puis la recevoir de vous.

Elle lui prit la main et la gardant dans les siennes :

— Paul, dit-elle, je vous aime toujours.

— Toujours ! s'écria-t-il en levant les yeux comme si le ciel se fût ouvert.

— Restez ou partez, reprit-elle ; épousez-moi ou ne m'épousez pas ; peu importe. Je vous aimerai toujours.

Il eut un instant d'enivrement, irrésistible. Il saisit à deux mains cette jeune tête qui s'inclinait devant lui, et la couvrit de baisers. Puis, la repoussant doucement :

— Adieu, dit-il d'une voix entrecoupée. Oubliez cette parole. Effacez-la de votre mémoire comme je l'effacerai de mon cœur. Vous êtes sans tache et je suis perdu. Nos deux destinées se séparent. Accepter qu'elles soient encore liées, serait pour moi un crime de plus. Adieu ! adieu !

Il pressa une dernière fois les mains de la jeune fille dans les siennes, et s'enfuit.

IX

Paul revint vers le Fayon en emportant, comme une consolation et un désespoir suprêmes, les dernières paroles de Valentine.

— Elle m'aime toujours ! pensa-t-il. Ah ! moi aussi, je l'aime, je l'aime de toute mon âme, et c'est la force même de cette tendresse qui m'oblige à la briser plutôt que de l'avilir. Nous ne sommes plus égaux, Valentine et moi. Elle ne veut pas se dédire, car elle est fière, mais elle serait la première à me mépriser si je sollicitais sa

main, qui ne me serait plus accordée que comme un bienfait, à la suite d'un pardon dicté par la pitié.

Il s'arrêta, puis tout à coup :

— Ah ! dit-il avec égarement, je me souviens ! C'est ici que la chouette a chanté. Elle a chanté avec une persistance opiniâtre, implacable. J'aurais dû rebrousser chemin. Où donc allais-je ? Faire mes adieux à Valentine. Pas à elle ; à sa demeure. J'ai essayé de tuer l'oiseau sinistre. Je n'ai pas pu. Un autre a été plus heureux : Frédéric ! Il épousera Valentine. Lui ! lui ! Eh ! sans doute. Il y songe. Il guette le moment favorable. Et si je disais : c'est ma fiancée ! il me répondrait : vous n'êtes pas mon rival, vous êtes mon débiteur !

Il souffrait beaucoup. Il jeta un regard désespéré vers le Breuil. Puis, faisant un violent effort contre les entraînements de son cœur :

— Ah ! Valentine, s'écria-t-il, tu m'approuves, tu m'approuveras ! Ta conscience appréciera les combats de la mienne et sa résolution. C'est pour rester digne de toi que je te fuis. En renonçant à toi, je puis relever dans mon cœur tous les sentiments sacrés que je foulais aux pieds, je puis aimer mon père, je puis aimer ma mère, je puis aimer la petite sœur dont les innocentes mains ont renversé mon avenir. Chère sœur ! chère enfant ! Ah ! qu'elle ne meure pas ! C'est inutile.

Ce dernier mot, que Paul prononça d'une voix sourde, et comme en l'arrachant du fond de ses entrailles, mit un terme à ses hésitations, et rayonna comme un flambeau pur et éclatant. Malgré les impérieux commandements de sa raison, Paul ne pouvait pas, d'abord, s'habituer à l'idée de savoir ses liens d'amour brisés. Appuyé sur Valentine pour marcher dans la vie, il n'avait de force que par elle. Plusieurs fois déjà, il avait essayé de reprendre possession de lui-même. Le jour de sa rencontre avec elle, sur les bords de la Vienne, il s'était promis de ne plus songer à elle ; plus tard, et tout récemment, il avait rendu à M. du Breuil sa parole. Mais ces passagères fiertés s'étaient abaissées bien vite, comme le vol d'un oiseau dont l'aile est coupée. Sans Valentine, les ombres de la nuit s'épaississaient autour de Paul. Sans elle il devenait un corps sans âme, se mouvant au hasard, dans l'obscurité, comme une machine inerte qui n'a plus ni direction ni impulsion suivie. Aussi, dans le premier moment, ce qui venait de se passer lui fit l'effet d'un affreux rêve. D'après son caractère, Paul envisageait d'abord ces ruptures comme définitives. Il s'abandonnait au désespoir, puis des pensées moins tristes se présentaient à lui, comme des éclaircies dans le ciel sombre, elles se multipliaient, s'engendraient les unes

par les autres, et Paul ne tardait pas à renaître à la vie, à l'espérance. Cette fois, ce fut le contraire qui arriva. Paul douta, se révolta, fut sur le point de retourner près de Valentine et de se jeter à ses pieds, refusa de croire à la séparation qu'il avait demandée, à une séparation éternelle, puis la réalité l'étreignit, le terrassa, et, quand un appel irrésistible l'enleva à la torpeur où il était plongé, ce n'était plus Valentine qui le consolait, qui lui tendait les bras, c'était sa sœur, sa petite sœur qu'il pouvait maintenant aimer sans restriction. Le devoir, le lien du sang, parlaient à cette âme troublée et la dédommageaient déjà de ses sacrifices. Pauvre enfant, chère et douce créature ! Elle avait lutté dans son berceau contre une jeune fille accomplie, mais elle était enfin victorieuse, et le cœur de son frère lui revenait. Et Valentine, par cela même qu'elle était vaincue dans cette lutte, en sortait plus grande et plus pure.

Paul s'installa près de sa mère et ne la quitta plus. Il veilla, il passa les nuits, il se fit sœur de charité pour prodiguer ses soins sans lassitude et sans interruption.

M. de la Fosse, par moments, serrait la main de son fils. Il ne lui disait rien, mais on lisait une émotion profonde sur ce vieux visage qui avait vu cependant bien des dangers.

Dans ses visites presque quotidiennes, M. du Breuil contemplait Paul avec admiration.

— C'est étonnant ! murmurait-il ; c'est étonnant !

Puis, une fois, il se mit fortement en colère contre lui-même.

— Suis-je une brute ? se dit-il. Qu'y a-t-il d'étonnant dans la conduite de Paul ? J'en ferais autant, moi.

Il ne tarda pas à se mettre à l'unisson des vœux et des sentiments qui s'agitaient autour de lui. Il s'intéressa sincèrement au sort de la petite fille, et, en la voyant à peu près sauvée, il s'en réjouit bruyamment, d'autant plus bruyamment qu'il avait à cœur de rattraper le temps perdu.

Très-expansif de sa nature, M. du Breuil ne put s'empêcher longtemps de féliciter Paul.

— Mon cher ami, lui dit-il, c'est bien, c'est beau !

— Quoi ? demanda Paul.

— Ce que vous faites. Non, non ! Je vois que vous interprétez encore mal mes paroles. Je suis très-gêné avec vous, Paul ; vous êtes si vif que j'ai toujours peur d'une dispute. Ma fille me gronde ensuite, et c'est toujours moi qui ai tort. Je voulais seulement vous dire que si Valentine tombe malade, elle sera bien heureuse. Non, je m'exprime mal. Je veux dire que Valentine...

— Mon cher M. du Breuil, interrompit Paul avec une douceur résignée, nous ne nous disputerons plus jamais à présent. Et... je le regrette.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? pensa M. du Breuil, tandis que Paul s'éloignait. Au fait, c'est encore moi qui ai tort. Complimenter Paul, c'est oiseux et déplacé. Il y a certaines choses pour lesquelles un honnête homme ne souffre pas qu'on le loue.

Paul, du reste, ne témoignait rien de ses pensées cachées. Détaché de lui-même et de ses violents désirs, il paraissait calme, enjoué. Presque réhabilité aux yeux de sa conscience, il se confirmait dans sa résolution en voyant que Dieu acceptait son sacrifice, et l'en récompensait en conservant la vie des êtres qui avaient souffert à cause de lui. A présent qu'il raisonnait plus froidement sur sa situation, il ne pouvait se dissimuler que les jours de sa mère et de sa sœur avaient été mis en péril par les angoisses qu'il avait causées à madame de la Fosse. Ce fait était rendu encore plus évident par le double retour à la vie qui signalait à présent la manifestation soutenue de sa tendresse de fils et de frère. Paul résolut donc de continuer la tâche que le ciel semblait bénir, et de ne pas songer à lui avant qu'elle fût tout à fait accomplie.

M. du Breuil ne tarda pas à dire à sa fille :

— Tu peux venir au Fayon. Tu ne dérangeras maintenant personne ; au contraire. La mère et l'enfant se portent bien, comme on dit dans les billets de faire part. Madame de la Fosse demande souvent de tes nouvelles. Tu lui feras plaisir en allant la voir. Elle se lève, elle peut recevoir des visites, et surtout toi. Je ne dirai pas que la petite marche toute seule. Pas encore, quoique je dise à sa mère qu'elle est très-précoce. Les mères, cela les flatte toujours. Tu ne croirais pas, Valentine ?... Je suis enchanté de voir cette enfant. Je lui parle, Je lui fais des risettes. Cela me rajeunit. Je voudrais être grand-père. Qu'est-ce que je disais donc ? Je te proposais de venir au Fayon.

Valentine hésita. Une légère rougeur colora son visage un peu pâle. Puis, prenant une résolution soudaine :

— Partons, mon père, dit-elle. Allons voir madame de la Fosse.

La vue de Valentine fut une rude épreuve pour Paul. Il chancela, puis, par un mouvement instinctif de détresse contenue, il s'approcha du berceau et s'y appuya. Cachant, elle aussi, son émotion, la jeune fille embrassa mademoiselle de la Fosse, puis caressa longtemps l'enfant, mais sans dire : ma petite sœur ! Maîtres d'eux-mêmes après quelques instants, Paul et Valentine se mirent à causer librement, sans que rien pût faire deviner ce qui avait été

convenu entre eux. Ils évitaient toutefois les regards l'un de l'autre, comme s'ils eussent redouté qu'une explosion de tendresse se rallumât à une étincelle. Leurs voix tremblaient souvent, un soupir mal étouffé en brisait parfois les intonations indiscrètes, mais, en présence de ce berceau qui les séparait, ils s'efforçaient tous deux de rester dignes d'eux-mêmes, en ne laissant échapper ni une plainte ni un regret. Ils souhaitaient sans arrière-pensée la bienvenue de ce petit être qui leur ravissait leur bonheur. Valentine avait besoin de moins de courage, car, tout en respectant les déterminations de Paul, elle espérait, elle espérait toujours. Paul souffrait davantage, car sa résolution était immuable. Semblable au prisonnier résigné à son sort, il ne retrouvait qu'avec des déchirements sourds et profonds un passager retour à la vie et à la liberté. Un fait d'une simplicité touchante et poignante enleva bientôt à Paul toute son énergie morale. Il avait une main de sa sœur dans les siennes et Valentine tenait l'autre. Par un geste doux et lent, l'enfant se rapprocha. On eût dit qu'elle voulait unir ceux qu'elle avait involontairement séparés. Les doigts de Paul effleurèrent ceux de Valentine, et leurs cœurs tressaillirent d'une commotion subite. Paul, bouleversé, sentit que ses forces le trahissaient. Il s'éloigna. Dès qu'il fut parti, Valentine se pencha vers l'enfant et l'embrassa avec une tendresse passionnée.

— Chère sœur ! dit tout bas la jeune fille ; chère petite sœur.

X

Un mois après, un cri d'angoisse retentit de nouveau au Fayon. On remit un matin une lettre à madame de la Fosse, et, dès les premiers mots, elle s'écria en fondant en larmes :

— Paul est parti ! Paul est parti !

Elle voulut lire. Les pleurs obscurcissaient sa vue. Elle courut à son mari et lui tendit la lettre.

— Voyez, dit-elle. Est-ce croyable ? Paul nous quitte. Voyez ce qu'il écrit. Des obstacles ! Il parle d'obstacles ! Est-ce qu'il y en a ! Valentine l'aime. M. du Breuil ne tient pas absolument à la richesse. Ce mariage se serait fait promptement. Où est Paul ? Dit-il ; où il est ? Il faut courir le chercher. J'irai moi-même. Je le ramènerai. Pauvre enfant ! Il s'exile. Je ne l'ai pas lue. Je l'ai devinée. Une position ! Qu'importe une position ! Qu'est-ce que c'est que ce mot-là ? Nous ne demandons à nos enfants que d'être heureux.

M. de la Fosse avait lu et réfléchissait.

— Les raisons que donne Paul sont honorables, dit-il.

Madame de la Fosse fit un mouvement en arrière. Ces paroles n'entraient pas dans son cœur.

— Résignez-vous, reprit le colonel d'un ton ferme. Paul s'affranchit de notre tutelle. Il est d'âge à le faire. Nous ne la lui imposerons pas.

Madame de la Fosse ne comprenait pas encore. Il ajouta :

— Paul se lance dans la vie. Il reviendra meilleur ou pire, mais ne relevant que de lui même. C'est une lutte, une bataille. Il y a courage et honneur à y marcher, car le but est louable. Vous aimez Paul ; laissez-le devenir un homme.

— Une bataille ! mais s'il y meurt !

— Ecoutez-moi. Il y a deux partis à prendre : le ramener, lui faire épouser Valentine, mais par grâce, par faveur, en l'exposant à la compassion de M. du Breuil, de Valentine, à l'amertume qui résulte d'une infériorité prouvée ; ou le laisser libre, ne pas anéantir ses instincts de fierté, ne pas lui envelopper l'espoir et le noble courage de conquérir un rang, une glorieuse indépendance. Choisissez.

— Je ne le verrai plus !

— Vous le reverrez. Mais voulez-vous donc, pour avoir plus vite ce bonheur, le forcer d'être toute sa vie humilié et malheureux ?

Le cœur de M. de la Fosse saignait de cette cruelle séparation, mais il faisait abnégation de son propre chagrin pour consoler madame de la Fosse. Les paroles du colonel étaient d'ailleurs, sans qu'il s'appuyât sur ce motif, dictées par la force même des choses. Aller chercher Paul ! comment ! On ne savait pas où il était.

Quand on baptisa la petite fille, les assistants furent étonnés et émus d'apprendre que le seul nom qu'on lui donnât était celui de Pauline. A ce nom, M. du Breuil s'approcha vivement, Valentine se jeta dans les bras de madame de la Fosse et les deux femmes pleurèrent en silence. Puis, instinctivement, madame de la Fosse repoussa M. du Breuil et la jeune fille, comme pour leur dire :

— C'est vous qui m'avez ravi mon fils.

Ce fut un mouvement involontaire. La mère de Paul était accoutumée à souffrir sans se plaindre. Sa tristesse, profonde et résignée comme celle de son mari, ne se manifestait qu'en donnant le nom de Paul à une sœur destinée à le remplacer sans le faire oublier.

On n'eut de ses nouvelles que sept mois après, et indiscretement : on apprit qu'il habitait Paris.

XI

Frédéric Mallet fut peu surpris de voir Paul abandonner le champ de bataille après la naissance d'une sœur. Habitué à envisager les choses froidement, Frédéric comprit l'impuissance de son rival pour soutenir une lutte patiente, et sa répugnance à rechercher plus longtemps un mariage disproportionné sous le rapport de la fortune.

— En pareille occasion, pensa Frédéric, une retraite honorable sauve tous les amours propres, et Paul a bien fait de s'y décider.

Le jeune négociant remarqua avec plaisir que sa bonne étoile ne se démentait pas. Il avait, du reste, trop bonne opinion de lui pour ne pas être certain de Valentine, si elle l'épousait, cesserait bien vite de songer à un autre. Au milieu du luxe matériel qui l'entourait et dont il jouissait largement, Frédéric ne connaissait pas le superflu, le luxe de l'amour. Possesseur de Valentine, il s'en fût considéré comme le propriétaire complet. Peut-être même trouvait-il en elle un attrait plus prononcé parce qu'elle avait été convoitée, ardemment convoitée par Paul.

Cependant, et sans que cela ne le décourageât en rien, ce jeune homme ne réussissait pas à entrer dans le cœur de Valentine. Désireux de distraire sa fille, d'effacer sur ce jeune visage des traces de chagrin de plus en plus visibles, M. du Breuil accueillait favorablement Frédéric.

— C'est un autre gaillard que Paul, pensait-il. Ce n'est pas lui qui serait embarrassé de gagner sa vie ! Pourtant, il ne sait pas se faire aimer. C'est bizarre. Il y a là un problème.

M. du Breuil se regardait comme libre de tout engagement envers Paul.

— Qui quitte la partie, la perd, disait-il.

M. et madame de la Fosse ne lui parlaient jamais de leur fils. Valentine elle-même gardait sur ce sujet le plus profond silence. M. du Breuil ne voyait donc qu'une chose : c'est que sa fille dépérissait, et, tout en respectant, même dans leur exagération, les douleurs provenant de l'exquise sensibilité du cœur, il eût peut-être souhaité que Valentine fût moins fidèle à ses propres sentiments, moins tendre et moins absolue dans le culte de

ses souvenirs, et qu'elle reprit les belles couleurs de la jeunesse et de la santé. Mais elle éprouvait pour Frédéric une répulsion de plus en plus marquée. Et pourtant, un an environ après le départ de Paul, Valentine, en observant l'assiduité du jeune négociant, sembla s'y résigner et l'accepter. Ce n'est pas l'amabilité qu'il déploya qui en fut la cause, mais il disait quelquefois.

— J'ai rencontré M. de la Fosse. J'ai été voir madame de la Fosse.

Et Valentine tremblait.

— Mon Dieu, pensait-elle, pourvu qu'il ne parle jamais de cet emprunt ! Le père et la mère de Paul voudraient payer, et ce serait pour eux la gêne, un commencement de ruine.

Elle se regardait comme solidaire de cette dette, contractée à cause d'elle, sa probité souffrait de voir Frédéric subir une perte, et le temps qui s'écoulait la confirmait dans l'idée que Paul ne pourrait jamais s'acquitter.

— Monsieur, dit-elle, un jour avec hésitation et d'une voix heurtée, car c'était la première fois qu'elle se trouvait mêlée à des affaires d'argent et elle croyait de s'y montrer malhabile, il est possible que je vous épouse un jour... plus tard... je ne sais pas quand... si M. Paul de la Fosse se marie.

Au début de cette phrase, Frédéric s'élança pour saisir la main de Valentine et la porter à ses lèvres. Mais il s'arrêta dans son mouvement.

— Etes-vous donc, mademoiselle, s'écria-t-il, enchaînée à Paul par des serments dont il ne se souvient probablement pas ?

— Monsieur, reprit Valentine, ne s'est-il pas rien passé entre vous et lui ?

— Quoi ? Vous le savez ?...

— Je sais tout...

— Et cependant c'était mon rival, mademoiselle ! Je vous aimais et j'ai essayé de lui faire franchir les difficultés qui le séparaient de vous ! Je crois que peu de personnes à ma place...

— Oh ! c'est magnifique ! interrompit Valentine, en le regardant fixement. M. Paul lui-même n'a pas songé à vous accuser de l'avoir poussé à sa perte. Si je vous épouse, je désire qu'il soit quitte envers vous. Ce sera à prendre sur ma dot. Cela vous conviendrait-il ?

Frédéric ne considérait jamais que le but. Il parut cependant un peu décontenancé.

— Mademoiselle, dit-il, ce point de vue nouveau... Un tel mariage

ne serait plus qu'une quittance. Certainement, je ne tiens pas à l'argent. J'en ai dans les poches et chez moi à ne savoir qu'en faire. Mais il y a quelque chose d'humiliant dans la proposition que vous me faites. Rapportez-vous-en à moi. Ma délicatesse est connue. Ai je parlé de cet emprunt? Vous n'avez pas besoin de me prier, au nom de l'amour...

— J'aime Paul, monsieur !

— Encore ! c'est de l'entêtement. Un jour peut-être...

— J'aime Paul. Vous le savez. Vous persistez à demander ma main et je ne dois vous laisser rien ignorer de la vérité. Silence. Voilà mon père. Qu'il ne sache rien de tout cela. Réfléchissez à ce que je vous ai dit.

— Cela demande réflexion, en effet, mademoiselle.

Frédéric se retira tout troublé, tout pensif. On lui offrait les bénéfices de sa belle action, et cependant, il hésitait.

XII

Cette hésitation se prolongea, et madame de la Fosse, quelques mois après, trouva dans la chambre de son fils, des notes informes qu'elle s'empressa de communiquer à son mari.

— Ah ! dit-il en les parcourant et en les débrouillant, voyez, lisez, Paul doit une somme énorme à Frédéric Mallet.

— Voilà donc le secret de sa fuite ! s'écria madame de la Fosse. Voilà le malheur que je pressentais sans le connaître !

— Dans quelques jours, reprit le colonel, après un instant de réflexion, M. Mallet sera payé.

Il réalisa tous ses fonds disponibles, vendit une portion de terrain qui ne formait pas corps avec les autres domaines du Fayon, et alla trouver Frédéric.

— Monsieur, dit-il avec une politesse froide, mais sans faire aucune observation sur l'opportunité d'un pareil prêt, mon fils vous doit de l'argent. Je regrette de ne pas l'avoir su plus tôt, et je viens m'acquitter envers vous.

Frédéric se récria. Il refusa le remboursement. Paul, dit-il, était venu lui confier ses peines, lui avouer que, dans son désespoir, il tendrait un coup de Bourse, s'il en avait les moyens.

— Cela m'a attendri, continua Frédéric. Paul est mon ami. Je lui ai immédiatement prêté cinquante mille francs à la condition qu'il ne se préoccuperait jamais de cette misère.

— Cinquante mille francs, c'est bien cela, dit M. de la Fosse en

tirant de sa poche les notes de Paul et des liasses de billets de banque.

— Mais, Monsieur, je n'accepte pas ! s'écria Frédéric. Je serais désolé de vous gêner. Dans ma position, une pareille bagatelle m'est tout à fait indifférente. Vous ne me devez rien. J'ai obligé un ami. Quand Paul pourra, plus tard...

— Je vous traite effectivement en ami de mon fils, interrompit M. de la Fosse, et je croirais vous faire injure en vous proposant les intérêts auxquels, pourtant vous avez droit. Si j'agis ainsi, monsieur, c'est par considération pour vous, et afin que mon fils reste votre obligé.

L'argent était compté. M. de la Fosse se retira, car il avait résolu par égard pour son fils, de ne faire à Frédéric aucun reproche sur une folie si imprudemment facilitée.

Le dimanche suivant, madame de la Fosse rencontra M. et mademoiselle du Breuil devant la petite église de Coudat. La mère de Paul prit la jeune fille à part et lui dit :

— Ah ! Valentine, comme il vous aimait ! Savez-vous ce qu'il a été faire à Paris, il y a deux ans ? Le malheureux enfant ! Mon mari ne veut pas que je lui écrive. Pourquoi ? Il prétend qu'il faut laisser à Paul toute sa force et tout son courage. Mais je ne les lui ôterais pas. Au contraire. Enfin j'obéis, mon mari a plus de raison que moi. Nous n'ignorons pas, d'ailleurs, ce que devient Paul. Nous avons de ses nouvelles indirectement. Il travaille comme un mercenaire, l'infortuné ! Je sais bien pour qui. Le savez-vous Valentine ?

Elle se détourna tout émue.

Cependant, Paul ne revenait pas. Mais un matin, trois ans après la naissance de la petite sœur, le facteur apporta une lettre qui bouleversa tout le Fayen et même le Breuil. Paul avouait ses fautes et demandait la permission d'écrire à son père et à sa mère pour leur annoncer qu'il commençait à les réparer. Il confessait sa dette et envoyait douze mille francs pour les remettre à Frédéric en attendant mieux.

— Ah ! mon pauvre fils ! s'écria madame de la Fosse en pleurant. Il est sauvé !

— Sauvé par lui seul !

— Vite, vite, il faut lui écrire ! dit madame de la Fosse en saisissant du papier.

— J'écrirai aussi, reprit le colonel.

— Et moi ? demanda Valentine en regardant son père.

— Ecrivez-lui tous si vous voulez, dit-il d'un ton bourru et aimable. Ecrivez-lui à genoux ou par le télégraphe, si vous êtes si pres-

sés. Il y a pourtant une chose bien meilleure qu'une lettre et à laquelle vous ne pensez pas. Les baisers que lui enverrait ma fille, il sera plus content de les cueillir sur l'arbre.

Ce ne fut pas long. Paul, dont le front était enfin devenu sérieux et méditatif au contact des paperasses et des graves devoirs de la vie, fut bientôt distrait de ses travaux par une petite fille qui frappa timidement à la porte de son cabinet.

— Ma sœur ! ma petite sœur ! s'écria-t-il. Ah ! c'est le pardon qui m'arrive !

Puis apercevant Valentine, il ajouta :

— Et voilà ma jeunesse qui revient !

H. AUDEVAL.

CHRONIQUE DU MOIS.

Il serait difficile d'enlever au peuple français ce caractère ardent et passionné dont il a été doté par la naissance et par les traditions. On le retrouve partout le même : esprit vif, intelligence exaltée, nature prête à s'enflammer au moindre choc, on le voit traîner avec lui tout ce bagage individuel depuis les humbles sphères de la vie privée jusqu'aux plus hautes régions de la vie parlementaire.

C'eût été une miraculeuse exception à la règle générale si ce trait caractéristique n'eût été mis en pleine lumière par l'Assemblée de Versailles, comme on le faisait sous l'Empire dans les mémorables et véhémentes séances du Corps Législatif.

Il semble que la gravité parlementaire est un état anormal au caractère bouillant de la nation. Aussi le dieu du decorum n'est pas en grande vénération dans les chambres législatives, et on le met volontiers à la porte quand on veut faire irruption d'éloquence pour battre en brèche certaines mesures. Le flegme britannique serait mal à l'aise au milieu de cette arène nationale où les paroles, les sarcasmes, les idées et les opinions se croisent comme les balles sur un champ de bataille.

La discussion sur le bill du désarmement de la garde nationale a été une véritable tempête. La Droite et la Gauche, qui ont si souvent pour maxime de faire marcher de front respectivement la question de leur prépondérance future avec les questions d'intérêt public, se sont livrées une lutte opiniâtre, comme seuls savent en faire des députés législatifs. D'un côté on demandait le licenciement immédiat des Gardes Nationaux, de l'autre côté on demandait le maintien permanent de leur état de service. Pour déterminer

le gouvernement à insister auprès de l'Assemblée sur la passation du projet de loi, il n'a fallu rien moins que les révélations suivantes par lesquelles il était prouvé : 1° que certains officiers et soldats de la Garde Nationale étaient des émissaires de l'Internationale ; 2° qu'il s'était formé un complot pour délivrer les prisonniers communistes à l'Orangerie de Versailles avec le secours de cette même Garde Nationale. Certains aveux saisis dans le procès des Communistes ont confirmé partiellement ces faits.

Ce n'est qu'à la suite de ces révélations que la Chambre a adopté par 187 voix contre 154 un amendement proposé par le général Ducrot aux fins d'effectuer le désarmement graduel des Gardes nationaux. Grâce à cette mesure et grâce aux précautions prises pour éviter tout désordre, le licenciement s'opère paisiblement aujourd'hui ; et bientôt le pays sera délivré de ces hommes de révolte qui complotaient déjà contre l'autorité qu'ils étaient appelés à servir et à défendre.

La question de la prorogation des pouvoirs de Thiers a été l'objet de vives discussions. Mise sur le tapis par M. Rivet, un des membres du Centre Gauche de l'Assemblée, elle a été diversement appréciée par les partis politiques de toutes les nuances depuis les ultra-conservateurs jusqu'aux républicains avancés. " L'Assemblée, " a-t-on dit, est en train de manquer à son mandat et de commettre " une usurpation. Le consulat de M. Thiers serait la plus triste " conclusion de la période douloureuse que la France vient de " traverser." Plusieurs journaux se sont déclarés en faveur de la motion Rivet parce qu'elle ne demandait que l'organisation constitutionnelle d'un état de choses provisoire. " La prolongation des " pouvoirs de Thiers, ont-ils dit, c'est simplement la prolongation " de l'épreuve du régime parlementaire et libéral ; c'est le maintien de la forme qui nous divise le moins et nous unit le plus... " La forme définitive qu'a revêtu cette question donne au présent " une stabilité suffisante, sans imposer à l'avenir aucun engagement absolu. Elle réalise ainsi, dans une mesure aussi complète " que le permettent les circonstances, la double condition d'un " régime provisoire auquel le pays demande à la fois la sécurité " du lendemain et la liberté de ses résolutions."

Après avoir passé par une épreuve de tous les commentaires, à travers les tergiversations des partis politiques et une contre-proposition en sus présentée par M. Adnet, cette fameuse question fut soumise à une commission spéciale chargée de l'examiner.

Le rapport de cette Commission avait pour préambule une déclaration reconnaissant à l'Assemblée les pouvoirs constituants, et la bataille s'est de nouveau engagée sur toute la ligne en pleine

Chambre Législative à propos de cette reconnaissance des pouvoirs constituants. On a prétendu que la motion Rivet était une violation manifeste du pacte de Bordeaux, et qu'une Assemblée Constituante ne pouvait être formée qu'après la dissolution de la Chambre actuelle et par la manifestation libre de la volonté du peuple dans de nouvelles élections. M. Gambetta s'est opposé, avec toute la fougue qu'on lui connaît, à l'admission d'un tel préambule. Il a déclaré que l'Assemblée actuelle ne pouvait établir aucune forme de gouvernement, pas même la forme républicaine dont il s'est fait le champion; et son éloquence redoutable roulait comme un tonnerre dans l'enceinte législative quand un malaise subit, une syncope quelconque mit fin à son discours. Des scènes tumultueuses ont eu lieu, et les nobles députés se sont fait des accolades peu fraternelles; ils se sont fait des menaces suivies d'une administration de quelques taloches: et tout cela pour le plus grand bien du pays.

Reconnaître les pouvoirs constituants à l'Assemblée c'était déterminer indirectement la question même de la République ou de la monarchie; c'était établir la consécration implicite de la royauté, puisque les monarchistes, avec les factions qui s'y rattachent, formaient une majorité assez importante. Il est facile de comprendre pourquoi il y a eu une si grande explosion des colères républicaines et pourquoi les esprits ont été si surexcités.

L'Assemblée s'est voté les pouvoirs constituants par 433 voix contre 227, et le décret relatif à la prolongation des pouvoirs de Thiers a été finalement adopté. Ce décret confère à Thiers, entre autres choses, le titre de Président et lui continue l'exercice de ses pouvoirs exécutifs: il lui donne le droit de promulguer les lois adoptées par l'Assemblée et de les faire mettre à exécution, de nommer ou de démettre les ministres, etc., et il devra être responsable de ses actes.

Pour le temps actuel la personnalité de Thiers est presque devenue une nécessité politique jetée à la traverse de la monarchie et de la république pour empêcher la domination de l'une ou de l'autre. Car, à bien considérer l'état des esprits, il est plus que probable que la transition à une forme de gouvernement définitive serait le signal d'une révolution sanglante qui ne ferait qu'aggraver la situation du pays. La France a subi assez de défaillances sans qu'on aille ruiner son crédit et lui donner peut-être son coup de mort.

Les trois années de présidence de Thiers ne seront pourtant qu'un moment de répit. Les partis prépareront les luttes de l'avenir pour faire triompher leur cause. Mais, qu'importe, trois années

de repos valent mieux qu'une révolution immédiate. Et puis qui sait s'il ne surgira pas, pendant ce laps de temps, des événements imprévus qui changeront ou modifieront l'état des esprits. Puisque la France ne doit point périr, il faut bien que son salut vienne de quelque part.

..

La haine des révolutionnaires italiens s'accroît en proportion des manifestations sympathiques dont le Pape est l'objet. A mesure que les protestations de dévouement au St. Siège arrivent à Rome de toutes les parties du monde catholique, il semble qu'ils s'ingénient à faire subir à l'auguste vieillard de nouvelles épreuves et de nouvelles persécutions.

Le gouvernement italien, qui est leur complice, se prête avec une extrême complaisance à toutes leurs menées secrètes ou avouées. Voici qu'on passe outre sur les décisions du Conseil d'Etat qui sauvegardaient les biens de certaines corporations religieuses; et certains ordres ont dû abandonner leur couvent.

On avait cru à la rétrocession du Quirinal au Pape. Mais la rumeur qui annonçait cette nouvelle n'était pas fondée, attendu qu'un pareil acte aurait, au dire de certaines feuilles, blessé "*les nobles susceptibilités de la nation en lui enlevant une de ses propriétés.*" Ce n'eut été là pourtant qu'un acte de justice, et Victor-Emmanuel n'a pas dû oublier si tôt qu'il possède Rome par usurpation et non par droit de conquête.

Le cercle d'opérations des autorités italiennes se rétrécit tous les jours de plus en plus. Le roi a signé le décret qui abolit tous les monastères situés autour du Quirinal. Bientôt ce sera le tour du Quirinal lui-même, et les expropriations "*pour cause d'utilité publique*" continueront de s'effectuer, jusqu'au jour où l'Internationale, pour compléter l'œuvre des démolisseurs, viendra verser le pétrole et jeter des torches enflammées aux portes même du Vatican et de St. Pierre. Car ce sont là des projets tout ébauchés et tout combinés.

A moins qu'il ne survienne des événements imprévus annonçant que l'heure de la délivrance a sonné, on peut prédire qu'il se prépare des catastrophes terribles. Ce que la Commune a fait à Paris, qui est la cité des arts, l'Internationale le fera à Rome, qui est la ville des martyrs.

Tout conspire et tout s'organise. On trouve que ce n'est pas

assez d'attaquer la religion et ses ministres, et voici que la vue des ruines de l'antiquité et des grands monuments de l'art catholique, au lieu d'imposer le respect et l'admiration, allume dans les cœurs le mépris et la colère. Voici que deux délégués de l'Internationale sont arrivés, l'un de Londres et l'autre de Bruxelles, pour fonder la section romaine de cette vaste et hideuse association. Ils sont accueillis par les républicains de toutes les nuances, par les libres-penseurs et les clubs révolutionnaires. Les sociétés ouvrières viennent se ranger sous leurs drapeaux, et Rome se trouve dotée d'une des plus terribles plaies sociales qui existe dans le monde.

En face d'un spectacle aussi affligeant, il fait bon de voir le Saint-Père toujours calme au milieu des débordements révolutionnaires, toujours inébranlable en face du rationalisme qui croit à l'écrasement prochain de l'Eglise, toujours entouré de la vénération des fidèles. Il fait bon de voir les catholiques redoubler leurs hommages en proportion des persécutions qu'on lui fait subir. Prisonnier, il ne craint pas les colères de ses persécuteurs, et il parle à tous avec sécurité et avec confiance en annonçant les jours meilleurs qui viendront.

Les pétitions des évêques de France et les résolutions de l'Assemblée de Versailles ont jeté l'alarme parmi les hautes sphères gouvernementales d'Italie. Les craintes ne sont pas encore publiquement avouées, mais elles se font jour par l'organe des journaux. Les unitaristes sont effrayés de l'attitude prise par la France, et redoutent avec raison tout ce qui pourra résulter des relations diplomatiques pour donner une solution à la question romaine. Si M. de Bismark et M. de Beust ne viennent à leur secours, tout en ménageant les intérêts politiques, ils auront l'humiliation d'avoir à rendre gorge.

Espérons ! Les efforts des sociétés secrètes, du radicalisme et de la libre-pensée seront un jour déjoués. Espérons ! Car la France est là, la France qui, à peine délivrée de l'invasion et encore couverte de meurtrissures, jette son premier cri vers Rome.

*
*
*

Pendant que le Pape prisonnier regarde avec sérénité les tempêtes de ce monde, assuré qu'il est du triomphe final de l'Eglise, les puissances de l'Europe semblent envisager l'avenir avec effroi. Les succès inespérés de la Prusse ont renversé l'équilibre des pou-

voirs qu'il s'agit de reconstituer. D'abord les regards du monde entier se sont dirigés vers la France. On a suivi avec attention les débats parlementaires dont elle a été témoin pour refaire sa constitution. On a redouté pendant longtemps ces luttes de partis politiques qui pouvaient aboutir à une révolution. Mais la prolongation des pouvoirs de Thiers a grandement contribué à chasser temporairement ces craintes qui n'étaient malheureusement que trop fondées. Et maintenant les puissances de l'Europe peuvent compter avec plus de certitude leurs forces respectives et distribuer plus sûrement la pondération des pouvoirs.

Pour le présent, tout fait présager une alliance prochaine entre la France et la Russie contre l'Allemagne et l'Autriche. De tous côtés, on procède à faire des armements considérables ; les cadres militaires se remplissent et la défiance existe partout. Les quelques rumeurs qui nous arrivent par la voie des indiscretions diplomatiques ressemblent à ces bruits qui grondent dans l'éloignement et annoncent un orage prochain.

Le 11 du mois dernier, les empereurs d'Allemagne et d'Autriche ont eu une première entrevue à Ischll : de là des commentaires interminables. S'agit-il d'opérer un rapprochement entre les deux empires ? S'agit-il d'ouvrir une arène à la politique insidieuse de M. de Bismark ? Mystère. La conférence qui a eu lieu à Salzbourg éclaircira tous les doutes.

Les journaux européens qui se piquent fort de prophétiser, émettent des opinions divergentes. Les uns y voient une preuve de la politique envahissante de l'Allemagne au détriment de l'Autriche qu'elle veut démembrer ; les autres croient à l'entente cordiale des deux pays à cause de la communauté d'intérêts. Ceux-ci déclarent qu'on veut établir une alliance pour garantir la paix en permanence ; et ceux-là développent des explications nébuleuses pour faire croire qu'il naîtra de toutes ces complications un redoutable inconnu qui déjouera toutes les prévisions.

Il ne faut pas espérer être plus savant que l'Europe en cette matière, mais il ne faut pas non plus se croire prophète à la façon de Mahomet. Les événements auront leur cours, et soyons certains que le doigt de Dieu sera toujours là.

*
* *

Québec a eu ses journées de gloire, d'épanouissement et de jubilation. Les étrangers y sont accourus comme une marée montante

et ont envahi ses hôtels. La vieille Stadaconé s'est parée comme aux plus beaux jours de fête et a accueilli avec enthousiasme cette foule de visiteurs qui ont frappé à ses portes et qu'elle a pu à peine contenir. Stadaconé a voulu réunir dans son sein ce que, dans notre Province, l'art a de plus merveilleux, l'industrie de plus perfectionné, l'agriculture de plus riche.

Dans le département artistique on a vu des peintures à l'huile très-bien colorées, œuvres originales ou copies des tableaux des grand-maîtres. On a vu des portraits au pastel et au crayon très réussis, des cartes photographiques superbes, quelques statues et de magnifiques échantillons d'imitation en marbre et en stuc

Le département industriel a fait merveille. Là se trouvaient artistement rangés des ouvrages remarquables en ébenisterie, carrosserie, machineries de toutes sortes, ferronneries, orfèvrerie, imprimerie et autres articles de même consonnance finale.

On a pu contempler de nombreux échantillons des races bovines, ovine et porcine, dont la présence s'annonce par des cris glauques, sonores, aigus, saccadés ou prolongés; car c'est là une musique dont elles ont seules le secret et que l'homme n'a pas encore essayé d'imiter, pour plusieurs raisons sans doute. Et puis qui n'a pas vu le cheval, le plus noble des animaux non raisonnables, naseaux tendus, œil regardant dans le vague, croupe arrondie, cou frangé d'un crinière ondoyante?

Ah! oui, vraiment! Stadaconé a été dans l'allégresse, encore plus peut-être qu'en ces jours lointains où les peaux-rouges se pressaient, ivres de joie, autour des navires de Jacques-Cartier venus des extrêmes limites du Grand Lac.

*
* *

A défaut de nouvelles politiques du Canada, enregistrons ce qui s'y passe dans les sphères moins importantes de la vie. D'abord, grande affluence d'étrangers en quête de repos, de promenades et de villégiature. Messieurs les Yankees n'ayant pu réussir à nous annexer ont pris le parti de venir à nous et de faire grand étalage des splendeurs américaines. Ensuite, grand rendez-vous des classes riches aux eaux salées; bains de mer à profusion et nombreux voyages de plaisir. Evidemment notre pays se transforme en paradis terrestre.

Et puis, courses aux régattes à Halifax, courses aux régattes à Longueuil, courses aux régattes à Québec et ailleurs. Ce dernier genre d'amusement a le don singulier de passionner les multitudes.

On se porte en grande foule sur la scène comme au temps des héros chantés par Virgile. On se fait un visage annonçant l'enthousiasme au spectacle de ces tournois nautiques, d'autant plus volontiers qu'on a lancé un pari plus ou moins heureux. Les amateurs de sport du monde entier y prennent un tel intérêt qu'ils s'en font narrer des récits authentiques par tous les télégraphes; et chacun discute finalement sur les forces respectives des concurrents, sur la probabilité des succès futurs, sur les incidents les plus minutieux, comme s'il se fut agi d'une de ces grandes batailles qui décident du sort d'une nation.

Qui oserait blâmer ces divertissements dont la philosophie humaine fait son profit? Le va-et-vient perpétuel de ceux qui font leur passage dans la vie est toujours rempli de contraste. Diogène était heureux dans son tonneau quand il voyait passer la foule dont il analysait tous les travers, pourquoi ne serait-on pas heureux quand on voit courir des chaloupes sur l'eau? Voilà un problème à résoudre.

EUSTACHE PRUD'HOMME.
